

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BÊTES ET PARURES



VOUS voici, mademoiselle, toute parée pour le bal. Voulez-vous qu'en attendant le premier coup d'archet, nous fassions ensemble une courte promenade scientifique autour de votre toilette?

Depuis la plume éclatante qui frissonne dans vos cheveux jusqu'à votre soulier de satin, depuis la soie de votre corsage jusqu'aux perles qui brillent à vos oreilles, depuis l'écaille de vos épingles jusqu'à l'ivoire de votre carnet, jusqu'à la nacre de votre éventail; depuis enfin la zibeline de votre sortie de bal jusqu'à votre collier de corail, depuis vos gants jusqu'au parfum de votre mouchoir, tout, plumes, tissus, fourrures, bijoux, parfums, vous vient de pauvres animaux oubliés ou dédaignés qui, du haut des airs, du fond des bois ou des abîmes de la mer, semblent s'être donné le mot pour collaborer à votre élégance et rehausser votre beauté.

Ce sont ces bêtes sympathiques et précieuses, mademoiselle, que je fais passer sous vos yeux avec la rapidité de la valse qui bientôt vous emportera dans son tourbillon.

La plume qui se mêle à vos cheveux m'amène à vous parler de l'autruche.

L'autruche a pour patrie l'Afrique, pour Eden le Sahara, pour parc l'immensité, pour refuge l'horizon, pour tapis les sables brûlants. La fuite est sa victoire; elle distance et elle lasse le cavalier arabe. On la voit, on s'élance, on la presse; elle a disparu. Cernée par un groupe de chasseurs, elle se défend avec courage, frappe le sol

avec colère et, de ses pattes puissantes, se fait comme un nuage de sable et de cailloux dont elle couvre l'ennemi.

La haute taille de l'autruche en fait, pour ainsi dire, l'éléphant des oiseaux, elle aime à s'abreuver de rayons; le sable du désert est son berceau et sa tombe: c'est là qu'elle vit et qu'elle aime, qu'elle cache ses œufs énormes et délicats qui, grâce à l'épaisseur de la coquille, peuvent rester frais un mois.

L'autruche ne vole pas, elle court; sa patte est faite pour l'étape et pour la fuite, elle arpente le désert. Son front chauve et plat brave les rayons d'un soleil de feu, tandis que son long cou se dresse, s'allonge, ondule comme un reptile.

Avec ses pattes gigantesques et pelées, son corps énorme qui vacille comme une barque, son allure automatique et bizarre, je ne sais quoi de découpé, de moulé et de disloqué, l'autruche a l'air d'un oiseau fabriqué à Nuremberg.

La domestication de l'autruche est en parfaite voie. Dans les fermes du cap de Bonne-Espérance on rencontre des troupeaux d'autruches, comme dans le Poitou et le Berry des troupeaux de dindons. Chaque oiseau rapporte au moins deux cents francs par an.

L'autruche se plaît beaucoup en France, mais notre climat convient surtout à l'autruche d'Amérique, au nandou, qui se reproduit avec une merveilleuse facilité dans nos jardins zoologiques.

La plume de l'autruche est la base du commerce du plumassier; elle demande à être nettoyée, savonnée, teinte et frisée. Il y a des plumes d'autruche qui valent jusqu'à cent francs. Celles d'Alep sont les plus belles et les plus recherchées; viennent ensuite les autruches de Barbarie, du Cap, du Sénégal, et le nandou américain.



Continuons notre voyage aux pays des plumes, et passons de l'Afrique en Asie, dans l'extrême Orient; c'est là, dans la Chine et dans le Japon, qu'éclatent les merveilleux plumages des faisans exotiques. Voici d'abord deux Japonais : Le *versicolore* noir et vert, aux beaux reflets violets, et le *scintillant* tout vêtu de pourpre.

Malgré leur robe éblouissante, ils ne sauraient rivaliser en splendeur avec le *faisan vénéré* de la Chine. Il n'y a pas dans tout le Céleste Empire de mandarin plus brillamment costumé que cet oiseau. Sa robe est toute marbrée de blanc, de noir, de jaune, de roux — une mosaïque incomparable et merveilleuse d'ivoire, d'ébène et d'or. Sa queue, d'une magnificence indescriptible, qui mesure plus d'un mètre, a l'air de semer le sol de pierres.

C'est en 1866 que le premier faisán vénéré arriva en France. Depuis son importation il s'est propagé avec une rapidité étonnante. De nos volières il a passé dans nos parcs, et déjà l'on chasse l'oiseau merveilleux que les anciens Chinois adoraient.

Le Dieu s'est fait gibier et nos élégantes se parent aujourd'hui de ses plumes, autrefois sacrées.

La beauté du faisán vénéré semblait sans rival quand, tout à coup, il nous est arrivé de la Chine un oiseau, un prodige, un rêve, qui le surpassa et qui l'éclipse : c'est le faisán de *Lady Amherst*.

Pour être complet citons encore quelque *faisans dorés*, autres Chinois, qui semblent peints pour l'étonnement des yeux et la confusion de l'art. Il n'y a que la nature pour inventer de pareilles couleurs. Éparpillés sur une pelouse, ces oiseaux s'allongent comme des flammes ou resplendissent comme des fleurs.

Il est peu de plumes aussi belles et aussi recherchées que celles de ces faisans de la Chine ou du Japon. On en fait des coiffures, des ceintures, des écharpes, des corsages et même des robes tout entières pour bals costumés.

Ce dernier hiver je rencontrai dans un salon une de nos grandes élégantes, dont le corsage était fait de plumes de faisán. C'était fort original; mais, chose singulière, la vue seule de ce corsage me plongeait, malgré moi, dans toutes sortes de rêves gastronomiques : au lieu des flûtes et des violons, je croyais entendre un bruit de tourne-broche, et il m'arrivait, au milieu du parfum des fleurs, comme une odeur vague et charmante de salmis aux truffes.

Il y avait là aussi des coiffures et des parures d'oiseau de paradis, de cardinal, de bengali; des garnitures étranges d'ailes de chardonneret ou d'hirondelle, de rouge-gorge ou de pinson, d'oiseaux liliputiens de la Guyane ou du Brésil qu'on aurait fait entrer dans un dé à coudre.

En voyant ces gentils cadavres se détacher sur le velours ou le satin, on ne pouvait s'empêcher

de songer que ces ailes avaient battu, que ces plumes avaient frissonné, que tous ces petits êtres avaient vécu, avaient chanté, avaient aimé.

Si de la Chine et du Japon nous passons dans les îles de l'océan Indien, nous trouvons le coq de Sumatra au plumage éblouissant.

La plume sur la hanche et le bec au vent, drapé dans son manteau aux reflets métalliques, inclinant sa large crête comme un chapeau de mousquetaire, il a l'air de cacher une épée sous son aile et d'attendre un rival pour aller se battre à la lueur des étoiles.

Il y a chez lui du Fra-Diavolo et du d'Artagnan. Tantôt sa queue magnifique se lève et se déploie comme un drapeau de guerre ou d'amour; tantôt soyeuse et diaprée, elle tombe en gracieux panache sur la bruyère fleurie et les genêts d'or.

Jadis sa crête était un fétiche et son aile splendide un talisman. Une grossière image du coq indien se dessinait sur le fronton des temples et flamboyait sur les étendards, comme sur nos drapeaux le vieux coq gaulois.

Aujourd'hui les colons hollandais l'accommodent tout simplement aux pistaches et aux concombres, tandis que les élégants de la Haye et d'Amsterdam ornent leurs toquets de ses plumes éclatantes.

Restons dans l'Inde, car, là encore, nous trouvons un oiseau précieux à bien des titres, dont la plume fameuse vous est certainement connue.

C'est le marabou.

Il n'est pas très séduisant : de grandes jambes grêles et déchaussées, vomissant de longs pieds plats; une sorte d'habit trop court, figuré par des ailes, j'allais dire pas des basques étriquées; point de cravate, un grand cou nu; la tête chauve comme un œuf, l'œil terne et clignotant; un bec monstrueux qui semble de carton, agrémenté de verrues; la peau rugueuse, toute plissée avec une sorte de jabot sur la poitrine.

On dirait un bohème du ruisseau; jeune il a l'air d'un vieillard; infatigable et vaillant, il semble décrépît; je ne sais quoi de déchu, de misérable et de honteux.

Qu'importe! Ses éminents services sont là qui le réhabilitent et qui l'honorent.

Debout sur une patte, le regard mélancolique et le bec incliné comme une épée, le marabou absorbe la peste en même temps que les détritus et les immondices. C'est le grand chef de la salubrité publique en Orient.

A Calcutta, à Mahé, à Chandernagor, à Pondichéry, on le rencontre dans les rues, le long des quais, sur le seuil des portes; il va, il vient, attentif et préoccupé, tournant sur lui-même.

Qu'attend-il? Que l'on vide les ordures. Alors de tous les coins surgit une nuée de marabous; les voilà tous à l'œuvre : à chacun son tas. Regardez, il n'y a plus rien. Ah! les rudes ouvriers!

Je vous laisse à penser si l'on a du respect pour ces vénérables chiffonniers, qui ont pour



crochet leur bec et pour hotte leur estomac, qui travaillent pour la gloire, pour l'art, et ne coûtent rien à la municipalité.

Mais le marabou n'est pas seulement un directeur incomparable de la voirie; sous sa queue sordide il porte un trésor, une fine et éclatante plume, le précieux *marabou*. Il n'en fait point parade, il la tient cachée dans la crainte sans doute de la salir.

Cette plume est comme l'or de ce fumier vivant, et le marabou en est fier comme l'huître est fière de sa perle.

Veillez me suivre maintenant en Australie, où je vous présenterai la plus gracieuse, la plus mignonne, la plus familière et la plus sympathique des perruches, la douce *inséparable*, la gentille *perruche ondulée* dont les toques et les chapeaux ont fait une effroyable consommation.

Tout habillé de vert avec une petite calotte rouge sur la tête, l'inséparable est un oiseau charmant.

Le perroquet est un brailard, il crie; la perruche gazouille et babille; l'un bavarde, l'autre cause. Si la perruche parle moins que le perroquet, c'est qu'elle veut rester oiseau, tandis que son confrère aspire évidemment au rôle ambiteux d'avocat!

De toutes les perruches, la plus modeste et la plus réservée, c'est l'inséparable. Je ne sais rien de plus tendre et de plus discret que son chuchotement, de plus touchant que sa fidélité. Quand deux inséparables s'unissent, c'est pour ne plus se quitter.

Lorsqu'une inséparable a perdu son ami, sa douleur la consume et la tue. Elle cherche, elle appelle son époux, répète sur un ton mélancolique la chanson qu'ils chantaient ensemble, languit et meurt.

Son veuvage est son trépas.

Parfois on essaye de la consoler, de la tromper, en suspendant à sa cage un miroir dans lequel elle croit voir encore le compagnon qu'elle a perdu.

Mais l'illusion est courte : bientôt la pauvre veuve s'aperçoit que ce n'est là qu'une décevante image. Cet oiseau, ce n'est plus lui; c'est elle, c'est elle-même : alors, confuse et désolée, elle se cache, s'accroupit, détourne sa petite tête de cette glace trompeuse et se laisse mourir de faim.

C'est ainsi, mademoiselle, qu'est morte peut-être la perruche ondulée, la pauvre inséparable qui orne votre chapeau.

Je ne saurais oublier le paon, dont les plumes sont à la fois si communes et si belles. Vous savez qu'il s'en fait un grand commerce, comme un emploi des plus variés.

Le paon est peut-être le plus bel oiseau du monde.

Son seul tort est de ne pas avoir su rester rare.

Il se prodigue, il est partout. On dirait un parvenu; c'est un déchu. C'est un nabab de l'Inde qui s'est fait bourgeois. L'amour de la popularité l'a perdu. Couvert de rubis et de diamants, il faut qu'il étale sa splendeur à tous les yeux; il veut être applaudi, il veut être admiré.

Sa beauté sans témoin lui était à charge. Trop bien paré pour les solitudes, il a quitté les herbes parfumées des jungles pour le perchoir et la volière; il est descendu des grands figuiers de l'Inde, son trône aérien, pour grimper sur une échelle de meunier. Abandonnant les forêts vierges où il brillait comme un rayon, il est venu, oiseau sacré, traîner sa robe éclatante dans la basse-cour et faire la roue au milieu des oies et des dindons.

On est blasé sur son plumage. Qu'importe! C'est toujours le paon, un monarque d'Asie qui étale au soleil son manteau royal et qui porte sur ses épaules toutes les pierreries de l'Orient.

Qu'il se mêle aux canards et aux dindons, qu'il s'accroupisse sur un mur ou qu'il se désaltère dans une cage, regardez-le, c'est toujours lui; c'est toujours l'oiseau sacré de Junon; c'est le paon qu'Alexandre a rapporté des bords de l'Indus et que les prêtres nourrissaient dans les temples.

C'est le paon que les flottes de Salomon apportaient, tous les trois ans, avec de riches cargaisons, à la reine de Saba, éblouie par son plumage.

C'est le paon qui, un jour, vint des pays barbares donner une représentation de beauté à Athènes et fit courir toute la ville : Socrate, Alcibiade, Périclès, Aspasia!

C'est le paon enfin, l'oiseau vénéré de l'Inde et de Java, un demi-dieu! il a pu déchoir, mais il ne peut abdiquer ni sa noblesse ni sa beauté. Toujours noble et toujours beau, il dresse fièrement sa tête couronnée au milieu des pieds plats des basses-cours et de tous les geais qui voudraient se parer de ses plumes.

Il y est déplacé, mais il y est toujours roi; regardez son aigrette, les autres n'en ont pas.

Le paon ne chante pas, et qu'a-t-il besoin de chanter? Il brille, il étincelle, il resplendit; ce n'est pas un gosier, c'est un rayon.

A propos de ses plumes admirables dont on fait de si gracieuses parures, les Indiens racontent une légende : ils prétendent que lorsque le premier paon fit son apparition en Asie, il excita tant d'enthousiasme, une attention si profonde et si vive que sa queue conserva l'empreinte des yeux qui le regardaient.

Laissons le paon faire la roue, et arrêtons-nous, au bord des lacs et des rivières, devant le cygne, le roi des eaux, comme l'aigle est le roi des airs.

Il ne nage pas, il glisse avec une majesté indolente et paisible sur la face des lacs, faisant onduler son cou magnifique qui se recourbe comme un arc ou se dresse comme une épée.



Vous le voyez : il s'avance mollement comme au gré de la brise, dans une attitude de Jupiter endormi, inclinant son bec rose sur ses plumes blanches, frappant tous les regards par sa beauté majestueuse, faite de fierté et d'indolence, de grâce, de dédain et de volupté.

Sa voix n'est qu'un murmure, un coassement tendre et doux, suivi d'un frémissement de plumes ; mais on prétend qu'une fois dans sa vie, au moment de sa mort, il chante d'une façon si harmonieuse que rien n'égale le charme de sa voix expirante.

Le cygne est un époux fidèle et dévoué, un gardien intrépide et jaloux du toit conjugal : tandis que sa compagne couve ses beaux œufs dans un grand nid de jonc et de roseaux, matelassé des douces plumes qu'il s'est arrachées de la poitrine, le mâle monte la garde, prêt à se jeter sur l'audacieux qui oserait approcher.

Faut-il vous rappeler que la domestication du cygne en France date du *xvii<sup>e</sup>* siècle ? Sans doute à cause de sa majesté royale, Louis XIV prit en affection le noble palmipède qui peupla bientôt les eaux de Versailles. A la même époque on lâcha tout le long de la Seine d'innombrables troupes de cygnes que Colbert se chargea de faire respecter.

Je cite au courant de la plume deux cygnes exotiques d'une rare beauté : le *cygne d'Australie* qui est tout noir avec un bec écarlate. Ce magnifique oiseau fut introduit en France par l'impératrice Joséphine, qui en peupla les étangs de la Malmaison. C'était son oiseau favori et la plus chère distraction de sa retraite. A sa vue, les cygnes noirs sortaient de l'eau et venaient, oiseaux de deuil, manger dans sa main d'impératrice délaissée.

Le *cygne de Chili* porte une robe aussi charmante qu'originale ; la tête et le cou de cet oiseau se détachent absolument noirs sur le reste du corps qui est d'une blancheur de neige.

On dirait qu'il est à moitié peint, que la nature, changeant tout à coup de résolution, a terminé en blanc ce qu'elle avait commencé en noir.

Le cygne n'est pas seulement un oiseau magnifique, l'ornement sans rival des rivières et des étangs : il a sa plume, son duvet. Il a sa plume éclatante et fine qui s'entasse dans les marchés de Berlin, de Spandau et de Potsdam, que la Pologne et la Lithuanie envoient par quintaux aux foires de Francfort-sur-l'Oder. Il a son duvet si blanc, si doux, dont on fait de riches pelisses, de somptueuses garnitures, de manchons d'un moelleux incomparable, jusqu'à ces gracieuses bordures que j'aperçois sur votre éventail et ces houppes vaporeuses qui, ce soir peut-être, ont poudré vos joues.

Je termine cet éclatant défilé par un oiseau des mers tropicales, l'admirable phaéton aux

plumes incomparables, si recherchées dans le monde entier.

C'est bien un vrai fils du soleil que cet oiseau éblouissant comme une flamme et léger comme une ombre, passant comme un rayon sur les vagues étincelantes, montant comme une fusée dans l'air, se perdant dans la nue. Aucun oiseau ne vole avec autant de noblesse et de grâce. On dirait qu'il nage dans l'éther, qu'il se pose sur un nuage comme sur un rameau. Planant dans de prodigieuses hauteurs, il s'étend, se balance, devient immobile et semble endormi. Les couches d'air sont pour lui des surfaces solides, et le ciel est son nid.

Il vole jour et nuit, à cinq ou six cents lieues des côtes ; ses grandes ailes blanches ne trouvent jamais la terre assez éloignée, l'espace assez grand, le ciel assez haut.

Le phaéton est l'*oiseau des tropiques* des navigateurs. Il annonce infailliblement au marin qu'il vient d'atteindre la zone torride. Son aile blanche indique les brûlantes limites de l'empire du soleil. Elle flotte dans l'air comme un drapeau sur la frontière, comme un signal ami, comme un présage heureux. Ces barrières, le phaéton ne les franchit jamais, car il ne saurait se séparer de ses vagues ensoleillées, de son berceau de feu.

L'*oiseau des tropiques* est un des êtres les plus sympathiques et les plus beaux de la création : son plumage épais et finement soyeux, ses ailes blanches et roses, sa queue d'un rouge magnifique ou d'une blancheur immaculée, sa tête élégante et fière, sa puissante envergure de sept pieds, sa grâce et sa noblesse, son intelligence, sa douceur ont classé le phaéton au premier rang des oiseaux les plus superbes et les plus aimés des tropiques.

Le phaéton ne se rapproche de la terre qu'au moment de la ponte. Il a ses îles de prédilection où il vient nicher dans les crevasses des falaises et des rochers. Rien de pittoresque et de charmant comme les petits phaétons. On dirait des boules de neige ou des houppes à poudrer plutôt que des oiseaux.

Vers trois ans, la queue s'empourpre et les ailes blanches se teignent de belles couleurs rouges.

Lorsque arrive la ponte, l'insulaire du Pacifique surprend le phaéton dans son nid et lui arrache ses plumes magnifiques qui doivent parer les créoles et les Indiennes, ou se diriger, après une préparation sommaire, vers les capitales de l'Europe.

L'oiseau des tropiques, blotti dans son nid, n'oppose aucune résistance à cette rapacité humaine qui l'étonne, et il semble faire à ses bourreaux une aumône de sa beauté.

Du reste, qu'importe à ce roi des airs ? Ce larcin cruel, accompli lâchement à l'abri de l'amour maternel, n'empêchera pas le phaéton, toujours



fier et toujours beau, de plonger au fond des vagues et de s'éloigner comme une flamme vers le soleil !

Maintenant, mademoiselle, quittons le domaine vapoureux et charmant des plumes, et, guidés par la zibeline de votre sortie de bal, partons pour le pays des fourrures.

.\*.\*

Du fond des jungles et des bois, des champs de neige, des plaines de glace, viennent défiler sous ma plume des bêtes à la riche fourrure, élégantes et cruelles, avides et charmantes, plus perfides que le serpent, plus féroce que le tigre.

C'est la zibeline qui promène sa fourrure magnifique dans les neiges immaculées de l'Asie septentrionale et du Kamtschatka. La zibeline à la robe précieuse qui, un jour, traquée par des chasseurs intrépides, les amène de forêt en forêt, de steppe en steppe, à la découverte de la Sibérie.

C'est le putois, sauvage et cruel, toujours en quête de victimes, qui traîne dans l'ombre des nuits son beau plastron de satin blanc. C'est la martre solitaire, défiante et cauteleuse, remplie de finesse et de grâce, habillée de velours et cravatée de jaune.

Voici la blanche hermine impitoyable aux petits oiseaux, le bourreau des écureuils et le fléau des nids. On prétend que l'hermine traquée par des chouettes s'arrête tout net devant un fossé bourbeux, une flaque de vase; elle aime mieux se faire tuer que de souiller sa robe blanche.

Sur sa robe éclatante elle ne tolère ni un brin de boue ni un grain de poussière.

A une simple tache elle préfère la mort.

Elle n'a qu'un souci, sa robe; qu'une passion, le sang; l'hermine partage tout son temps entre la toilette et l'assassinat. Elle ne connaît que deux occupations : égorger ou se faire belle.

Voici encore le renard bleu et le glouton du pôle, ce gracieux bandit des neiges qui se cramponne avec une âpreté curieuse au cou du renne affolé de douleur, déchire sa peau, suce son sang, broie ses chairs, jusqu'à ce que, à bout de force, sa victime s'arrête tout à coup, tombe épuisée, mourante.

Renne, béliet, cheval, le glouton attaque les plus grands animaux, les saigne, les déchire avec une grâce féline, se gave de leur chair, s'abreuve de leur sang. Connaissant par expérience tous les inconvénients d'une indigestion, cette bête rusée pratique l'hygiène avec une étonnante ingéniosité; quand il a trop bien diné, raconte Maurice Labroquiere, le glouton se met en quête de deux arbres très rapprochés l'un de l'autre et se livre à la plus curieuse des gymnastiques. Peu à peu il se glisse entre les deux arbres qui le pressent comme deux mains et

compriment son ventre ballonné. C'est tout bonnement la théorie du massage.

La peau magnifique du glouton n'est pas seulement un précieux article de commerce. Au Kamtschatka, cette fourrure est un gage de fidélité, un cadeau de fiançailles : de même qu'une corbeille de neige ramassée sur la montagne est, pendant l'été, le don le plus charmant qu'un fiancé puisse faire à son amie, de même une peau de glouton est le plus beau présent de nocce. Dans les pays de l'extrême Nord, un costume en peau de glouton est comme un diplôme de richesse.

Voici enfin le plus gracieux, le plus coquet, le plus délicatement fourré et peut-être aussi le plus cruel de tous ces buveurs de sang : la belette du Groënland. Savez-vous ce qu'elle fait, *demoiselle belette*? après avoir saigné très proprement sa victime, elle se glisse comme une couleuvre dans son corps encore palpitant. Comme le rat de la fable dans son fromage de Hollande, elle s'y repaît, elle y vit, elle y dort.

D'autres climats ont la zarlille et le vison, égorgeurs émérites, à la fourrure éclatante et précieuse.

Martre, putois, zibeline, glouton, renard bleu, belette, hermine, vison, mouffette : bêtes cruelles et charmantes, éveillées, cauteleuses, insidieuses et coquettes, pleines de souplesse et de grâce; bêtes au museau délicat, au fin corsage, au pied mignon, vêtues de satin et de velours, étalant de riches fourrures, portant collier, plastron et panaches! Mais aussi, bêtes féroces et puantes ne rêvant que carnage au fond du bois ou meurtre dans les neiges, exhalant je ne sais quelle suffoquante odeur de pomade rance et de vieux cosmétiques, traînant dans l'assassinat leur fourrure magnifique, suçant jusqu'à la moelle des os le sang des victimes et faisant étinceler dans la mort leurs petits yeux couleur de sang.

Quittons, si vous le voulez bien, les forêts profondes et les champs de neige pour nous transporter aux bords des fleuves et des rivières. C'est là que nous attendent deux animaux aquatiques dont les fourrures illustres vous sont bien connues. J'ai nommé, mademoiselle, la loutre et le castor.

Le castor est, comme vous le savez, un architecte de premier ordre, en même temps qu'un ingénieur de première classe; on raconte de son savoir et de son intelligence des choses merveilleuses : le castor élève des digues et creuse des canaux, étage des galeries, dispose des souterrains, construit des cabanes, des maisons qui joignent à l'agrément d'une villa toute la sécurité d'un château fort.

Au dire des voyageurs, rien n'égale l'ingéniosité et le confortable des demeures aquatiques dont les castors couvrent les bords des fleuves américains.



Ces artistes fameux travaillent en société et toujours la nuit, choisissant pour séjour et pour chantier des eaux profondes et courantes, laissant flotter le bois qu'ils ont coupé et qu'ils destinent à leurs habitations.

Par des digues artistement construites au moyen de branches d'arbres, de pierres et de limon, ils maintiennent les eaux à une hauteur toujours égale et maîtrisent les inondations. Renforcées tous les ans, ces digues ingénieuses et charmantes finissent par germer, se transforment en haies verdoyantes et simulent un véritable enclos.

Faites de branches d'arbre finement entrelacées et de limon qui sert de mortier, ces huttes sont des chefs-d'œuvre de commodité, d'entente et de solidité; portes, corridors, escalier de service, salon, chambre à coucher, rien ne manque: le cabinet de travail, ou plutôt l'atelier, est encombré de matériaux; le réfectoire est tapissé de branches, de bourgeons, et la tendre écorce des saules remplit le garde-manger.

Figurez-vous ensuite un vaste et ingénieux système de trappes, de fossés, de remparts, de pièces dérobées et de souterrains: ici, de vigilantes sentinelles, montées sur des remparts d'écorce, surveillent l'horizon et protègent les travailleurs; là, les vieillards et les infirmes, après avoir beaucoup rongé, pétri et maçonné durant leur vie, se réchauffent au soleil, inspectent les travaux d'un pas faible et lent, ou bien, adossés à un arbre, machonnent d'un air mélancolique les rameaux verts qu'apportent leurs enfants.

Tandis que les parents bâtissent, les plus petits jouent au bord de l'eau, sous la surveillance d'un vieux castor, reposent sur les feuilles comme dans un berceau ou s'amuse à construire des palais enfantins avec des débris de racine.

Plus loin, à l'écart, les turbulents et les paresseux, gardés sévèrement, sont tenus aux arrêts, silencieux et isolés, n'ayant à ronger que leur frein.

Et c'est ainsi, mademoiselle, qu'un village de castors joue tout à la fois une forteresse, un toit et un chantier, une crèche, un asile, un hospice pour les vieillards, une école d'apprentissage et une maison de correction.

C'est mieux encore qu'un cours d'architecture en action; c'est l'enfance entourée de soins, la jeunesse instruite au travail, l'infirmité secourue, la paresse châtiée, la dissipation mise aux arrêts, la vieillesse servie et honorée!

*Famille et Propriété*, voilà les principes du castor, sa devise et son code.

La république du castor n'est pour ainsi dire qu'un vaste chantier de travail. On coupe, on ronge, on taille, on creuse, on aligne, on transforme, on bâtit, au lieu de détruire et au lieu de parler on agit. Il n'y a pas de temps pour la discussion.]

Regardez, du reste, comme cet éminent artiste est outillé pour le travail: sa queue est une truelle et sa dent une scie; sa patte est une main, son ongle un pic. Ses pattes de derrière sont palmées, celles de devant armées de griffes. Il conçoit et il exécute; il est tout à la fois la pensée et l'instrument, le créateur et le manœuvre.

Ajoutez une large queue aplatie et écaillée, un air intelligent et doux, des poses méditatives, un regard réfléchi qui cherche un alignement, sonde, calcule, mesure, compare, inspecte!

Jadis le castor élevait sa cabane merveilleuse sur les bords du Rhône et du Gardon; il maçonnait en paix, vivait heureux; mais l'homme vint et s'acharna après sa fourrure précieuse. Un beau jour le castor disparut. Son chantier se trouve maintenant transporté en Amérique. C'est de là que, chaque année, il nous arrive des quantités énormes de peaux de castor.

Mais la cupidité humaine est la même sous tous les climats; le castor commence déjà à devenir plus rare, même en Amérique, et finira par disparaître des bords du Mississippi comme il a disparu des bords du Rhône et du Gardon.

Ne vous faut-il pas, mesdames, des pelisses et des manchons?...

Je ne vous apprendrai pas, mademoiselle, que plus fine et plus estimée que la fourrure du castor est celle de la loutre.

A jamais célèbre dans les fastes de la chapellerie, la loutre commune produit des casquettes, comme le castor fournit des chapeaux. Mais, depuis bien des années, c'est surtout sur vos épaules qu'elle étale son beau velours, comme si elle avait abandonné le chapelier pour le fourreur.

La loutre de nos pays, qui se fait si rare, est essentiellement aquatique. L'eau est son domaine, et sa vie n'est qu'une longue partie de pêche. Sur terre sa démarche est pénible et lente; dans l'eau, c'est un prodige d'agilité, de souplesse et de grâce; elle plonge, reparait, glisse, ondule, se joue et se balance, s'éloigne, revient, se tourne, se retourne, se courbe, s'allonge, saisit un poisson, le lâche, le reprend, l'apporte sur la rive, le pousse, le secoue, le taquine comme une chatte ferait d'une souris, le lave, le relave avec un soin comique et l'avale délicatement, comme une petite gourmande engloutirait une dragée.

La loutre d'Amérique diffère peu de notre loutre de France, qu'elle surpasse cependant par la taille et la beauté. Sa fourrure, dont il se fait un grand commerce, est comme un beau velours. Elle en a l'aspect et le fin toucher.

Chaude, élégante et légère est la précieuse robe de la loutre de Pondichéry. Ce bel animal, aussi docile qu'intelligent, est très recherché des Hindous qui le dressent admirablement et s'en servent pour la pêche comme nous employons le chien pour la chasse.

Citons encore la loutre polonaise, si rare au-



jour d'hui, et la loutre de Chine, qui excelle dans l'art de pêcher. A sa riche fourrure, les Chinois préfèrent ses services et son amitié.

Voici enfin la reine des loutres, l'illustre et précieuse loutre du Kamtchatka. Son incomparable fourrure est d'un grand éclat, longue et rude, noire ou marron foncé, pointillée çà et là de poils clairs, j'allais dire de cheveux blancs. Cette fourrure merveilleuse, la plus belle et la plus estimée peut-être de la Compagnie russe, est l'objet d'un grand commerce entre la Chine et la Russie, la Russie et la France.

Une toque de loutre de Kamtchatka ne coûte pas moins de 120 à 130 francs. Il faut mettre 3,000, 3,500 francs pour avoir un manteau de loutre commune doublé de petit gris et garni de loutre de Kamtchatka.

La chasse de cette loutre est difficile et rude dans les régions désolées de l'extrême Nord. Parfois le chasseur s'égare et meurt de faim ou de

froid dans ces solitudes muettes, sans secours, sans abri, au milieu des glaces et des neiges.

Perdu comme un point noir dans la steppe, il guette d'un œil rougi par les vents la loutre fuyante et rusée qui, prétend le savant fourreur Labroquire, a la propriété singulière de plonger dans la neige comme dans l'eau.

On la voit, elle a disparu. On croit la tenir, elle échappe. Elle reparait, vous ne la voyez plus.

Mais à peine a-t-elle surgi du sol qu'elle n'est plus qu'un cadavre sur la neige.

Pour le chasseur indigène, c'est un jour de gloire et de joie, c'est une petite fortune, que cette peau précieuse qui, pelisse enviée, viendra, du pays des neiges éternelles, s'étaler dans les magasins somptueux de la Chaussée d'Antin, entre la fourrure d'un singe du Brésil ou d'un ratel du cap de Bonne-Espérance.

FULBERT DUMONTEIL.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs.

### MÉMOIRES DE MON ONCLE

#### UN PAYSAN DE L'ANCIEN RÉGIME

PAR M. CH. D'HÉRICULT.

Ce charmant volume débute par le tableau de la vie d'un curé de village, en Artois, quelques années avant la Révolution, vie sage, calme, heureuse et bénie; l'écrivain l'a semé de traits spirituels, d'anecdotes piquantes, de souvenirs instructifs qui rappellent Alexis Monteil et sa manière. Le lecteur a le cœur serré en voyant l'orage révolutionnaire qui vient briser cette utile existence et ce monde ancien des campagnes, si respectable, si digne d'intérêt et que les générations nouvelles n'ont pas remplacé. A la suite des *Mémoires*, se trouve une Nouvelle fort dramatique, dont on ne peut quitter la lecture quand on l'a commencée, car le talent du romancier a coloré une donnée qui semble ordinaire. Voici le sujet de ce petit roman : une pauvre paysanne, Flore, aime un jeune paysan, beaucoup plus riche qu'elle et en est aimée. Le père du jeune homme consent à leur union; seul, l'aïeul de Flore oppose une résistance invincible; il voit sa petite-fille malheureuse, malade, mourante, il refuse toujours; il est vaincu enfin par la voix d'un enfant, fils de ses anciens maîtres; il consent, et alors seulement on connaît le généreux motif qui dictait ses refus.

Cette Nouvelle pathétique, pleine de vie, de couleur locale, plaira à nos lectrices, et nous la leur recommandons.

Le vers de Boileau :

Que le début, la fin répondent au milieu, est un bon conseil, dont s'est inspiré M. d'Héricault. Il a terminé son livre par une amusante et fine esquisse : *le Bachelier de Sorbonne*, un vieil habitant des environs de Dunkerque, encore plus original que savant. M. B.

### MADemoiselle de la CHARCE

Étude historique.

PAR M. L'ABBÉ LESBROS (1)

Notre journal, avouons-le avec modestie, est une petite encyclopédie à l'usage des jeunes filles, et déjà, il y a longtemps, il y avait été parlé en bons termes de l'histoire de Philis de la Charce (2). Voici un livre tout récent, qui raconte de nouveau cette belle et intéressante biographie. La connaissez-vous? Savez-vous que la noble Philis, élevée à l'ombre du foyer domestique, dans le château de ses ancêtres, sentit tout

(1) Un beau volume avec portrait, chez Têqui, rue de Rennes, 85, Paris.

(2) Voir année 1845.



à coup, lorsque son cher pays, le Dauphiné, fut envahi par les troupes du duc de Savoie, en 1692, s'éveiller en elle l'ardeur intrépide qui envoya Jeanne d'Arc au secours de la France, et que, faisant appel aux vassaux de son père et à tous les habitants de la contrée, elle prit une épée, poursuivit l'armée du duc de Savoie dans les défilés des montagnes et la repoussa hors des frontières? Quand le pays fut délivré, plus heureuse que la pastoure de Vaucouleurs, elle reprit ses fuseaux, elle reprit la plume avec laquelle elle écrivait de jolies lettres à madame Deshoulières; elle reprit sa vie paisible, auprès de sa mère et de ses sœurs, et cette silencieuse modestie, après une action d'éclat, n'est pas le moindre mérite de cette noble fille. Philis (son vrai nom était Philippe) survécut onze ans à ses exploits : elle fut enterrée dans le tombeau de sa famille, au milieu de l'église de Nyons (Drôme), et Louis XIV, qui lui avait fait servir une pension d'officier, ordonna que les armes, l'écusson et le portrait de la guerrière fussent placés au trésor de Saint-Denis, à côté de ceux de Jeanne d'Arc.

Le livre nouveau consacré à l'héroïne renferme de curieux détails sur sa famille, qui descendait des anciens souverains du Dauphiné, sur le pays où elle vécut, sur le manoir qu'elle habita, sur ses relations avec la famille de Grignan, et enfin, sur les actions extraordinaires qui ont illustré sa mémoire. Rien ne manque, rien n'est oublié dans ce travail; l'histoire, la littérature y trouvent leur compte, et même (le vers que

Laharpe a donné pour devise à son lycée, s'applique ici), les gens instruits auront encore à apprendre dans ces pages sérieuses et brillantes. Nous les recommandons fortement à nos lectrices. M. B.

## LES TREIZE TILLEULS

PAR J. WEBER

Ce livre, qui a eu quinze éditions en peu d'années, nous vient d'Allemagne; peut-être n'est-ce pas une recommandation pour les cœurs français (il ne faut cependant pas confondre toute l'Allemagne avec la Prusse, si longtemps barbare et sauvage), et j'ai lu avec plaisir l'œuvre de Weber, poème destiné à célébrer la victoire de Charlemagne sur Witikind; le nom de Charlemagne sera toujours cher à la France; ses exploits sont un domaine national.

Le poème, habilement traduit en prose par une main féminine, ne célèbre pas seulement les combats et les victoires: il raconte un drame attachant, l'amour d'un Saxon païen pour une chrétienne; il montre le développement du christianisme dans cette Saxe qui donna tant de saints à l'Église, avant, hélas! que d'enfanter Luther; des caractères énergiquement tracés, de beaux paysages, des traits de mœurs bien vivants, donnent un grand charme à ce beau livre. Nous le recommandons (1). M. B.

(1) Chez Lecoivre, 90, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 2 francs.

## HENRI CONSCIENCE



Un deuil public a frappé la Flandre, les cloches de Bruges ont sonné le glas, Gand s'est ému, Anvers a inscrit sur ses murs que la ville perdait son plus noble enfant, toutes les villes, tous les villages du pays où se parle la vieille langue flamande furent représentés aux funérailles, et Conscience, qui n'a vécu que pour son pays, a été pleuré comme Cervantes aurait dû l'être par l'ingrate Espagne, comme Milton aurait dû l'être par la froide et dédaigneuse Angleterre.

Pourtant Conscience n'était qu'un romancier, mais ce romancier avait mis son rare et précieux talent au service d'une grande cause : il voulait, en se servant de la langue flamande, la populariser, la rendre chère et respectable et

détruire l'influence des livres français, de l'esprit français, funeste aux populations chrétiennes, aux peuples demeurés fidèles à l'antique foi et aux mœurs pures de leurs ancêtres. Nous ne méprisons pas la France, Dieu le sait! nous savons ce qu'elle compte d'admirables génies et de cœurs vertueux, mais, l'éternelle vérité l'a dit : *Les enfants de ténèbres sont plus habiles que les enfants de lumière*, et ce sont les écrits funestes, mauvais journaux, mauvais livres, ce sont les déplorables exemples, qui, se propageant à l'étranger, font redouter l'influence française par tous ceux qui ont une âme animée du double feu du patriotisme et de la foi. On connaît peu la France à l'étranger, la vraie, la noble France, mais on y connaît trop Paris et les boulevards. Conscience le savait, et dans ses nom-



breux écrits, la même pensée domine : il veut faire aimer la patrie flamande, la langue flamande et opposer aux flots du soi-disant progrès, la digne des traditions et de l'amour du passé. Sa vie fut consacrée à cette grande œuvre ; il avait l'âme trop élevée pour courir après la fortune, mais il obtint ce qu'il avait ambitionné : la tendresse et le respect de ses concitoyens. Sa biographie est des plus simples : il ne fut pas heureux dans sa jeunesse, il fut tour à tour maître d'école, soldat, jardinier ; il trouva enfin sa voie en décrivant, dans une petite Nouvelle, les mœurs de la Campine qu'il connaissait bien, et depuis sa plume fut son gagne-pain et sa gloire. Il s'était marié, et il perdit, il y a peu d'années, un fils qu'il pleura amèrement ; sa fille, madame Antheunis, lui a donné des petits-enfants qui ont fait la joie de ses derniers jours.

Je ne sais si nos lectrices connaissent les simples et charmants récits de notre cher écrivain : traduits en français, ils perdent un peu de leur sève natale, mais il reste encore tant de sensibilité, de vérité, de peintures vives de la vie et de de la nature, qu'on peut y trouver une jouissance et se figurer ce que peut être l'original, écrit dans une langue énergique et qui a des accents souples et gracieux pour les scènes du sentiment et du cœur. Les campagnes flamandes et surtout la Campine y sont représentées avec une réalité frappante, et la mélancolie du Nord flotte sur ces champs uniformes et fertiles, sur ces blancs et riches villages qui seraient des villes ailleurs et à travers les ramures des sapins et des bruyères qui couvrent une partie de la Belgique orientale. Le paysage est fidèle, et le tableau de mœurs l'est plus encore, s'il est possible.

Nous ne parlerons pas de ses deux grands romans historiques, *L'Année merveilleuse* et *Jacques Van Artevelde* ; ce sont des œuvres bien étudiées, pleines de couleur locale et toutes enflammées de patriotisme, mais, si belles qu'elles soient, elles ne possèdent pas le cachet spécial de ses romans domestiques. *Le Conscriit*, entre autres, renferme des pages ravissantes. Rien de plus simple que le sujet : un pauvre paysan est tombé au sort, il est frappé d'ophtalmie, mal commun en Belgique ; sa fiancée va le chercher au régiment, obtient son congé et le ramène auprès de ses parents : ce n'est rien, mais que le caractère de Catherine, si aimante et si pieuse, est inoubliable ! *Rikke-Tikke-Takke* est plus romanesque ; ce singulier titre est le refrain d'une petite chanson de forgeron ; les vers de la chanson, son rythme accentué, sont demeurés dans la mémoire d'une enfant perdue et qui a oublié son origine : son père la reconnaît lorsqu'elle chante la mélodie qu'il lui fredonnait jadis. *Le Gentilhomme pauvre* est un drame touchant et le *Fléau du village* un livre à propager parmi les ouvriers, qui choient trop les pintes et les flacons. Que d'autres nous pourrions nommer :

*Baes Gaenzendonck*, l'avarice au village, *Siska Van Rosemael*, l'amour du luxe et des modes étrangères, *Houten Clara*, charmante légende inspirée par une vieille statue, et tant d'autres récits pathétiques et charmants, simples surtout, de cette simplicité qui vient de l'âme. Nous goûtons particulièrement la jolie nouvelle qui s'appelle *Rosa l'aveugle*, et dont voici le sujet :

Un pauvre paysan a quitté son village, en y laissant une chère fiancée, Rosa, qui lui a juré de l'attendre : elle l'attend, elle le pleure, et, au milieu de ses larmes, elle ne perd jamais l'espérance. Jean revient après trente-cinq ans : il est vieilli, changé, personne ne le reconnaît, ni amis ni ennemis ; il demande des nouvelles de Rosa : Rosa est devenue aveugle, elle mendie son pain, et elle habite chez des gens aussi pauvres qu'elle. Jean court vers la misérable hutte, où il croit la trouver ; elle est habitée par un faiseur de balais, sa femme et quatre petits enfants qui roulent, à demi nus, sur la terre ; le voyageur s'informe : Rosa est sortie, elle fait sa tournée habituelle, et, sans se nommer, il demande la permission de l'attendre. Les bonnes gens le reçoivent avec une humble politesse ; il porte ses regards de tous côtés, sur cette demeure indigente, sur ces beaux enfants timides, sur ce couple qui semble si uni : tout à coup il sent dans sa main une petite main douce qui le caresse, et il voit près de lui le petit garçon, qui le fixait avec ses beaux yeux bleus et lui souriait avec une affection singulière :

« — Pierre, s'écria la mère, venez ici ; ne soyez pas si hardi, enfant.

» Pierre parut ne pas entendre cette exhortation, il resta près du voyageur, le regardant toujours, et Jean sentait son cœur se fondre à la chaleur de cette amitié d'enfant.

» — Cher petit, dit-il enfin, que tes yeux sont doux ! Ils me remuent jusqu'au fond de l'âme.

» Je veux te donner une petite marque d'amitié.

» Il tira quelque monnaie de sa bourse et la donna à Pierre, qui continuait de lui tenir la main.

» — Pierre, dit encore la mère, ne soyez pas impoli, baisez votre main et remerciez monsieur.

» L'enfant baisa sa main, leva la tête et d'une voix claire il dit :

» — Merci, monsieur Jean le Long.

» Un éclair passant devant ses yeux n'eût pas surpris davantage le voyageur que son nom et son surnom dans la bouche de cette innocente créature. Malgré lui, des larmes coulèrent sur ses joues, il mit l'enfant sur ses genoux, le regarda au fond des yeux et lui dit :

» — Quoi ! cher ange, tu me connais, toi qui ne m'as jamais vu ! Qui t'a appris mon nom ?

» — Rosa l'aveugle, monsieur.

» — Mais comment m'as-tu reconnu ?

» — Oh ! je vous ai connu tout de suite ; quand je conduis Rosa, elle me parle toujours de



» vous; elle dit que vous êtes très grand, que  
 » vous avez des yeux noirs qui brillent, que  
 » vous reviendrez, et que vous nous apporterez  
 » de belles choses. Et je n'avais pas peur de vous,  
 » monsieur, car Rosa a dit que je devais vous  
 » aimer, et que vous me donneriez un arc et des  
 » flèches...

» Le voyageur défaillait sous le poids de l'émo-  
 » tion : il souleva l'enfant dans ses bras, le baisa  
 » avec tendresse et dit :

» — Il sera heureux, père, mère! je le ferai  
 » élever, je l'enrichirai. Il m'a reconnu!

» Les parents surpris le regardaient :

» — Oh! monsieur, dit le père, nous vous  
 » avons tous reconnu, mais nous n'osions pas le  
 » croire : Rosa ne nous avait pas dit que vous  
 » étiez un riche monsieur.

» — Et vous aussi, chers amis, vous m'avez  
 » reconnu!

» La femme désigna, au-dessus de la cheminée,  
 » une statuette de la sainte Vierge, tout enfu-  
 » mée et dit :

» — Là, monsieur, tous les samedis brûle un  
 » cierge pour le retour... ou pour l'éternel repos  
 » de Jean Staels. »

Il retrouve sa Rosa, il l'épouse, il rend heu-  
 reuse toute la famille qui l'a recueillie, et ce frais  
 récit s'achève harmonieusement par un chant  
 d'actions de grâces à Dieu.

Nous avons eu l'honneur de visiter Henri Cons-  
 cience dans sa modeste maison d'un faubourg  
 d'Anvers, maison tranquille, où rien ne rappelait  
 la grande réputation du maître, qu'un beau vase  
 d'argent, offrande d'un admirateur sympathi-  
 que, et qui était placé sur une petite table, dans  
 un salon d'une simplicité parfaite. Nous nous  
 souvenons de la cordialité et de la bonhomie  
 de l'illustre romancier et de la bonté, de la droi-  
 ture qui perçaient dans ses moindres paroles.

Henri Conscience est mort à Bruxelles, le  
 10 septembre 1883, à l'âge de 71 ans, entouré des  
 soins de sa famille, muni de tous les secours de  
 la religion, qu'il avait aimée et professée toute  
 sa vie, et si, au concert d'éloges qui l'a accom-  
 pagné durant sa longue carrière, se sont mêlés  
 quelques sons discordants, ils venaient de ceux  
 qui, haïssant la foi de leurs pères, haïssaient  
 aussi son éloquent défenseur. Conscience a pu  
 dire en toute vérité, en s'adressant à la foule qui  
 l'acclamait : *Vous m'aimez parce que je suis  
 resté fidèle à ce que vous aimez aussi : notre  
 culte, nos traditions, l'amour de notre langue,  
 la sainteté du mariage et du foyer domestique.*

La ville d'Anvers lui a fait des funérailles ma-  
 gnifiques, et son oraison funèbre a été prononcée  
 sous les voûtes de Notre-Dame, qu'il a décrites  
 autrefois. Il repose dans son cher pays, sous la  
 garde de ceux qu'il a aimés. M. B.

## UN COIN DE CIEL BLEU

(SUITE ET FIN)



E moment de votre vie a  
 dû être pénible à passer!  
 Mais, dites-moi, bonne  
 mère Cendrine, votre ex-  
 cellent mari, en voyant ce  
 désastre, n'a-t-il pas été,  
 du moins, corrigé de son  
 entêtement?

— Pas le moins du  
 monde, ma chère dame, pas plus tard qu'hier,  
 nous nous disputons encore, sans nous arracher  
 les cheveux cependant, à propos des assurances.  
 Voilà au moins trente ans que je lui demande  
 d'assurer nos bâtiments, notre récolte, notre mo-  
 bilier. Ah ben, oui! Ce n'était pas la mode autre-  
 fois, et il me répond uniquement : Non, non, et  
 non! Que voulez-vous, madame, il a mis ça  
 dans sa vieille tête, c'est pour toujours. Où en  
 étais-je donc?... Ah! oui, nous étions donc rui-  
 nés. Plus de magasin, plus de servante, plus  
 d'argent que pour manger, et encore on ne vivait

pas de brioches, je vous en réponds! Mais j'avais  
 mon Albert; lui, sa Joséphine, et puis enfin nous  
 avions ma belle-mère! Oh! à elle seule, c'était  
 un coin de ciel bleu suffisant. Si vous l'aviez  
 connue! quel cœur!

Hélas! Dieu la trouva assez purifiée des souil-  
 lures de la terre par ces derniers chagrins; Il  
 nous la retira. Oh! je me sentis frappée! aca-  
 blée!

— Vous n'étiez pas découragée?

— Oh non! jamais. La leçon de ma mère était  
 toujours dans ma mémoire. Ce fut alors, au mi-  
 lieu de mes larmes et de celles d'Albert, que  
 j'aperçus un point bleu dans mon ciel, rien  
 qu'un point, mais qui se mit à grandir assez  
 pour je ne visse plus que lui. J'avais été la plus  
 heureuse des femmes; mais il y avait un degré  
 de plus dans le bonheur, que d'autres connais-  
 saient, et que je ne connaissais pas; je n'étais  
 pas mère! Le Bon Dieu me donna cette joie l'an-  
 née même où je devins pauvre, et où je perdis



ma belle-mère. Je commençais à n'avoir plus d'espérance; et toutes les choses de la vie m'intéressaient de moins en moins. Pas d'enfants! c'est si triste!

Lorsque je possédai ma fille, ma chère petite Française, il me sembla que tout changeait de face. Je sentis doubler mes forces, mon activité; et alors notre pauvreté me pesa, parce que Française pouvait jusqu'à un certain point en sentir le poids.

« Si tu voulais, dis-je à mon bon mari, si tu voulais, nous n'entreprendrions plus de commerce. Le capital qui nous reste est bien peu de chose. Se placer dans un magasin et travailler pour les autres quand on a été soi-même patron, c'est bien dur. Mais Valombreux est toujours là; c'est toujours un bon et riche pays; mon champ est beau, en plein rapport; fais-y bâtir une maisonnette, il ne faut presque rien à la campagne pour être mieux qu'à la ville; nous cultiverons notre champ, au lieu de l'affermir, et peu à peu, nous grandirons comme tant d'autres ont fait. Veux-tu? Mon bon mari regarda Française et dit: « Elle sera plus heureuse là-bas; allons-y. »

Tout fut achevé en quelques jours: quand on n'a presque rien, le déménagement est bientôt fait. Nous nous logeâmes n'importe comment, pendant qu'on construisait sur notre champ une toute petite habitation; tenez, Madame, c'est la partie de la ferme où nous sommes en ce moment, vous et moi; ce n'est pas beau; mais je n'ai jamais voulu y rien changer, parce que tous mes souvenirs sont là. J'avais alors trente-deux ans; j'étais robuste, alerte; j'aimais de préférence les travaux des champs; je n'avais peur ni de la moisson, ni du ménage, ni d'une grosse lessive. Albert était infatigable! L'idée de faire de Française son héritière lui donnait une ardeur au travail que j'étais obligée de modérer. Ainsi, n'ayant tous deux qu'un cœur et qu'une pensée, nous nous trouvions très heureux, ce qui ne nous empêchait pas de regretter notre mère vénérée. Moi, je ne souffrais nullement d'embrasser pour toujours la vie de la campagne, car ce qui m'avait charmée dans Paris, c'était uniquement mon mari. Lui, il croyait d'abord qu'il ne s'y ferait pas; mais quand il vit que notre petit capital faisait boue de neige, et que nous devenions tout doucement ce qu'on appelle de petits cultivateurs, il prit goût à notre vie rustique, acquit de l'expérience en fréquentant les fermiers du pays, et n'eut plus qu'une pensée, qu'un rêve: c'était de construire chaque année soit un hangar, soit une grange, soit une étable; d'arriver ainsi, par un travail continu, à posséder une vache, un cheval; à acheter un champ voisin, puis un autre qui touchait à celui-là; enfin, de fil en aiguille, il fit tout cela. Quant on parlait de chez nous, dix ans après notre arrivée, on disait la petite ferme; vingt ans après, on disait la grande ferme...

— Et on le dit encore, mère Cendrille, car c'est ainsi que j'ai entendu appeler votre habitation, depuis que je suis venue moi-même demeurer à Valombreux. Vraiment, je suis frappée de ce que peut amener de résultats la suite dans les idées! Tout ce que vous m'avez raconté me donne le désir de visiter cette belle ferme qui me paraît le type d'une maison bien tenue.

— Très volontiers, Madame, je vous ferai tout visiter, et l'honneur sera pour moi. Si vous voyez le bon ordre régner partout, c'est parce que, autant que possible, nous faisons tout par nous-mêmes. Nous sommes trois à nous occuper des détails, puisque Française ne nous a jamais quittés.

— Votre fille ne s'est pas mariée?

— Non, Madame. Ah! je ne vous ai pas tout dit! J'ai passé le plus douloureux.

Quand notre fille eut vingt ans, on nous la demanda; c'était déjà ce qu'on appelle un bon parti. Nous ne trouvions jamais les jeunes gens qui se présentaient assez bien, assez convenables. Nous disions: « Laissons-la choisir entre ceux-là. » Mais elle ne choisissait pas; elle répondait toujours: « Plus tard! »

Cela nous inquiétait. En même temps, elle nous étonnait par des idées beaucoup plus mûres que n'en avaient les filles de son âge. L'éducation, moitié pratique, moitié intellectuelle, que nous lui avions donnée, la portait à penser, à lire, à écrire, à prier. Elle s'acquittait de tous les petits devoirs d'intérieur que je lui assignais; mais pendant que ses mains habiles faisaient toutes ces choses, son esprit était autre part; ses yeux tristes, et souvent pleins de larmes, laissaient assez voir qu'elle n'était pas heureuse. Nous cherchions, sans la trouver, la cause de cette langueur. Nous la combions de présents, nous ôtions de sa vie tout ce qui pouvait y jeter quelque ennui ou quelque fatigue...

Hélas! à vrai dire, elle était toujours fatiguée! Sa constitution faible n'avait pas été refaite par l'air pur de nos plaines et par notre vie simple, mais aisée. Elle avait malheureusement hérité d'une maladie au cœur, dont plusieurs personnes de la famille de mon mari avaient été atteintes autrefois. Nous ne comprimes ce triste secret qu'à force de la voir endurer ces malaises sans nom, qu'on ne plaint pas assez, et qui vous minent.

Quant à cet autre secret, qui était tout à fait le sien, nous ne pouvions pas le lui arracher. Il a fallu toute la tendresse d'une mère pour faire sortir de son cœur un aveu qui lui était par trop pénible, parce qu'elle pensait, la pauvre enfant, que nous l'accuserions de froideur et d'ingratitude! Oh! ma Française froide et ingrate? jamais!

Eh bien, ce qu'elle avait, ce qui, plus encore que son mal, la rendait pâle et languissante, c'était un de ces désirs de l'âme que très peu res-



sentent, mais qui, lorsque Dieu les fait naître, ressemblent à la soif et tourmentent jusqu'à ce qu'on ait du moins tenté de se désaltérer. Elle avait lu, dans ses longues heures de silence, des vies admirables de femmes uniquement consacrées à Dieu, ou bien à la charité; ces vies lui avaient paru bien plus pleines que ne le serait jamais la sienne; elle avait été frappée de ce grand courage qui donne tout en une fois, et renonce à tout ce qui, dans le monde, porte le nom de bonheur, à tort ou à raison. Chère enfant! Elle s'était éprise de Dieu! Elle ne voulait que Lui, et aspirait à entrer dans un de ces sanctuaires dont jamais les étrangers ne franchissent le seuil. Mais nous? il fallait nous le dire, il fallait nous quitter! A cette seule pensée elle ne savait plus que faire, et se cachait de son père et de moi pour pleurer.

Quand j'eus découvert sa souffrance, et que j'en eus fait part à son père, nous consultâmes un médecin relativement à cette santé si chère, que le combat entre deux idées pouvait altérer davantage. Il fut d'avis qu'il lui serait nuisible de la retenir, qu'il fallait au contraire lui faciliter le départ, ne pas en paraître accablés, bien que ce fût pour nous une grande et douloureuse surprise. Son père eut un courage surhumain. Il la conduisit lui-même au Carmel à Paris, selon son ardent désir; et moi, je lui dis adieu là-bas, entre ces deux touffes de hêtres; je ne passe jamais là, même à présent, sans me rappeler cet adieu, mes larmes et surtout les siennes, chère enfant! Quand je la perdis de vue, il me sembla que le monde était vide et que j'y vivais toute seule! Mon bon mari revint pourtant le lendemain, mais nous ne faisons que pleurer ensemble!

— Ah! mère Cendrène, ceci était un coup frappé au cœur! Je suis sûre qu'à ce moment-là il n'y avait plus de bleu dans votre ciel?

— Oh! que si! D'abord je n'étais pas de ceux qui nient le bonheur dans la vie religieuse. Et puis, tout au fond du cœur, je pensais que pour mener cette vie à part, silencieuse, méditative et pénitente, il fallait avoir une forte santé, et je me disais : « On ne la gardera pas, on verra bien qu'à ce corps si faible et si menacé il faut les soins d'une mère. »

C'est précisément ce qui arriva. Six mois à peine s'étaient écoulés que la supérieure fit appeler mon mari, remit notre bien-aimée fille entre ses mains et lui dit à elle-même :

« Mon enfant, ne pensez plus à autre chose qu'à faire le bien où vous êtes, à rendre heureux vos chers parents, qui vous ont si pieusement élevée; votre vocation se manifeste par l'état de votre santé; c'est la maison paternelle qu'il vous faut. Retenez du Carmel la piété, la douce gaieté; c'est toujours une grâce d'avoir vécu un moment dans la maison de Dieu, on apprend à le mieux servir. »

Notre Françoise se mit à genoux, tout en pleurs, et la bonne mère prieuse la bénit; puis on lui ouvrit la porte de clôture, et son père la serra dans ses bras. C'était un dimanche; elle devait revenir le soir, au coucher du soleil; je fis une lieue pour la voir plus tôt. Ce retour fut, après la naissance de Françoise, la plus grande joie de ma vie. Je ne m'étais en rien opposée au sacrifice, et Dieu m'en faisait grâce! Notre enfant était pour toujours entre nous deux.

Le soir même, à ce premier repas en famille, à nous trois, elle nous dit :

« Mes chers parents, si ma faiblesse physique a décidé la question, je ne cesse pas pour cela d'avoir les mêmes goûts, les mêmes tendances; permettez-moi donc de vivre dans votre maison, uniquement occupée de Dieu, de vous, des pauvres, et de vous rendre, bien entendu, tous les services que vous me demanderez. Ne me parlez jamais de m'engager dans les liens du mariage; le mal que j'ai peut se transmettre; mieux vaut n'avoir d'autres héritiers que les plus pauvres du village. Merci de ce que vous avez fait pour moi, c'est bien assez, c'est même trop, on a besoin de si peu de chose pour pourvoir au nécessaire. »

Vous le voyez, Madame, cette chère et précieuse fille se donnait à nous pour la vie, à nous seuls. Elle se faisait dans l'avenir l'appui de notre vieillesse. Ah! c'était du bleu dans mon ciel! Je pouvais la soigner, la fortifier; j'étais sûre qu'elle ne m'échapperait pas en menant une existence douce, facile, aussi éloignée du luxe malsain que des privations de la pauvreté. La voilà parvenue à la maturité de l'âge. Sans être robuste, elle n'est pas non plus malade; sa vie, c'est comme une eau courante, qui s'en va tout doucement à la mer. Elle est heureuse, et elle nous rend heureux; nous ne demandons rien que de rester ainsi longtemps, bien longtemps! Oh! j'ai quelquefois peur de mourir, tant je me trouve bien sur la terre! Dieu m'emmènera quand il voudra; quant à moi, je n'ai pas le courage de dire mon *Nunc dimittis*. »

Ainsi se termina le long récit de la mère Cendrène, qui n'avait fait qu'augmenter ma sympathie. Cette femme âgée, vénérable n'avait rien de vulgaire; ses sentiments étaient élevés, et tout en elle dénotait cette pente de certaines âmes à espérer, à remercier; toute sa vie elle n'avait fait qu'attendre du ciel un bienfait pour l'en bénir aussitôt.

J'avais un grand désir de visiter la ferme en détails. La mère Cendrène me pria de remettre cette visite au lendemain, parce que la nuit tombait. Je pris congé d'elle comme d'une amie, car je connaissais maintenant son cœur, et l'amitié compte surtout avec le cœur.

Le lendemain je fus accompagnée dans toutes les parties de l'exploitation par mademoiselle Delcour. Elle avait une quarantaine d'années,



peut-être un peu plus. Sa beauté malade n'avait rien de séduisant; c'était une femme grande, calme et comme recueillie dans une sorte de sanctuaire intérieur, dont elle ne sortait jamais tout entière. On sentait que, bien qu'enchevêtrée parmi les choses de la vie, le regard de son esprit méditatif cherchait toujours plus haut cet idéal que, presque seule, elle avait pressenti.

Je parcourus avec elle toutes les parties de ce paisible empire. Chaque chose y était à sa place; un très petit nombre de serviteurs suffisait, parce que l'ordre le plus parfait présidait à tout. Les vieux parents ne se fatiguaient pas; mais, par l'habitude qu'ils avaient du travail, ce qu'ils appelaient repos était profitable à tout, et chaque année, par le seul fait d'exister, la maison devenait meilleure, plus solide et inspirait de plus en plus de confiance.

M. Delcour s'était joint à sa femme et à sa fille pour me faire les honneurs de chez lui; ce gai vieillard était si intéressant à voir et à entendre que je compris le tranquille bonheur de sa vieille compagne. J'avoue qu'il fit ma conquête en une heure. J'aurais trouvé que ce Philémon était peut-être encore supérieur à Baucis, si je ne m'étais rappelé que rien n'est parfait sous le soleil, et que M. Delcour avait un énorme défaut : l'entêtement.

## II

## LE TOCSIN.

Il était minuit, c'est bien tard au village. Au milieu de mon sommeil j'entendis un bruit grandissant : c'était la cloche de l'église vibrant sous le marteau et, par un son monotone mille fois répété, allant au fond de chaque demeure crier au feu ! Je me levai en hâte, j'ouvris ma fenêtre, et je vis juste en face, à cinq minutes de distance, des tourbillons de flamme s'élancer dans les airs. Mes domestiques, allant et venant dans la cour, s'étaient déjà rendu compte de la situation : « C'est la ferme Delcour qui brûle ! » disaient-ils.

A ce cri, je sentis une très douloureuse impression. Vers cinq heures de l'après-midi, j'avais quitté cette estimable famille, après avoir visité la ferme; ces trois êtres si unis étaient calmes et heureux, et déjà tout ce bonheur faisait place à la plus cruelle inquiétude. Je courus avec tous ceux du voisinage vers le lieu du désastre, car il y a dans ces moments une fraternité puissante, qui rapproche même ceux qui pourraient se croire étrangers les uns aux autres. C'était vers la fin de novembre, une nuit de tempête ! Très peu d'eau dans le pays, point de service de pompe organisé : uniquement la bonne volonté de chacun, et pour secours matériel

une grande citerne, située à cent pas de l'incendie.

Le premier moment est toujours une heure de trouble, de paroles, d'effroi. On ne sait que faire; on émet un avis, bientôt rejeté pour suivre un avis contraire; on est affolé ! Pendant qu'on formait une chaîne double, de la ferme à la citerne, et que les uns passaient les seaux vides, les autres les seaux pleins, je courus à la maison d'habitation, cherchant cette bonne madame Delcour, que le vieil usage du pays m'autorisait moi-même à appeler par amitié mère Cendrène. Je la vis, encore calme et commandant avec la pleine possession d'elle-même. Elle cherchait à sauver ce qu'elle pouvait, déjà convaincue que les hangars, les granges, les écuries, tout serait consumé, car un vent terrible ajoutait la force de ses rafales à l'intensité des flammes, alimentées par la paille, le foin, les grains et la légèreté des charpentes. La difficulté présente était de faire sortir les bestiaux des étables. M. Delcour et ses valets de ferme s'employaient à ce travail dangereux; les animaux épouvantés opposaient une vive résistance; les chevaux piaffaient, hennissaient; les vaches beuglaient; le taureau devenait menaçant, il grattait la terre et semblait tout prêt à faire des victimes. M. Delcour qui, malgré son âge, était encore vigoureux, s'exposait à tout et partout. Ce fut lui qui parvint à le chasser dans la plaine, et quelques garçons, armés de fourche, vinrent à bout de le faire entrer dans une petite cour dont on ferma la porte, afin que l'animal, rendu furieux par la terreur, pût se calmer sans blesser personne.

Au milieu de ce tumulte effrayant, je distinguai mademoiselle Delcour, la paisible héritière de tous ces biens, qui dans deux heures ne devaient plus exister.

Elle n'avait à la bouche que ces paroles :

« Ne vous exposez pas ! Laissez brûler. Faites la part du feu. Pourvu que mes parents soient sauvés, c'est assez, c'est tout ! »

Elle se tenait dans la cour, tout auprès de la maison d'habitation qui brûlait; mais c'était sur son père et sa mère que se portait toute son attention. Le désespoir de son père lui faisait mal; elle le cherchait dans la foule, uniquement pour lui dire :

« Cher papa, ne te déssole pas ! Il nous restera toujours du pain et un toit pour dormir. Si tu t'exposes, tu me feras mourir de crainte ! »

La respectable fermière, en passant tout près de moi, me dit à l'oreille :

« Delcour est comme fou ! Je vous l'ai dit, il n'a jamais voulu que nous nous assurions. C'est de là que vient maintenant son désespoir. C'est un homme perdu si le chagrin le prend, parce qu'il se dira toujours : C'est ma faute ! »

— Pauvre M. Delcour ! Qui donc a mis le feu ?

— Hélas ! c'est lui-même qui, pour la première fois de sa vie, a jeté par la fenêtre une allumette



sans l'éteindre; il y avait là de la paille; le vent a fait le reste. »

Madame Delcour retourna au feu, et me laissa profondément triste, car je sentais ce que ces trois êtres souffraient, et je voyais clairement que leur ruine était certaine.

Je m'approchai de mademoiselle Françoise et lui demandai en quoi je pourrais être utile, et si je ne serais pas assez heureuse pour sauver quelques objets précieux, lui appartenant en propre. Elle me regarda avec une expression si douce que j'en fus frappée, et me dit, sur le ton de cette intimité qui se fait si vite entre les âmes :

« Madame, personnellement, je ne tiens à rien sur la terre, et mon seul regret, dans cette triste nuit, est de voir se préparer pour mes parents une vieillesse plus pénible; mais ma santé est meilleure que dans ma jeunesse, et je pourrai travailler pour eux!... Puisque vous voulez bien faire quelque chose pour moi, ayez la bonté d'emporter chez vous ce petit crucifix d'ivoire que j'ai détaché de mon lit au premier coup de tocsin; j'y tiens parce que autrefois, il y a vingt ans, je l'ai eu pendant six mois dans ma cellule de carmélite. »

Je pris ce précieux souvenir qu'elle était allée chercher dans un tas de pierres où elle l'avait caché, et je ne pus résister au besoin de serrer cette main sympathique.

« Regardez, me dit mademoiselle Delcour avec un effroi subit, regardez mon père, comme il s'expose! le voilà qui monte à l'échelle, il pénètre dans ce côté des bâtiments que les flammes atteignent. O mon Dieu! s'il allait lui arriver malheur! Je veux être toute la nuit où il sera! »

Elle me quitta; je la vis monter à l'échelle, avec une adresse et une ardeur que pouvait seul lui donner le danger couru par son père. Le cœur navré, j'allai porter chez moi l'unique trésor de cette fille angélique, puis je retournai faire la chaîne entre la ferme et la citerne, puisque je ne pouvais m'employer utilement à autre chose.

Cependant, à travers les profonds gémissements de la tempête, on entendait de tous côtés le clairon; c'étaient les villages d'alentour qui arrivaient, les pompiers en fête, au secours de Valombreux. Ces jeunes gens étaient pleins de bon vouloir; ils avaient une certaine habitude de manœuvrer les pompes; mais la citerne baissait, et la terreur devenait générale. Que faire sans eau?

La hache et le marteau devaient bientôt remplacer tout autre moyen de défense; de courageux maçons faisaient voler les pierres, se tenant avec intrépidité sur les murs à demi écroulés; les voisins commençaient à trembler, le feu gagnait sur la gauche, et trois pauvres femmes, chacune un enfant à la main ou au cou, pleuraient à chaudes larmes, disant : Nous sommes ruinées!

Hélas! elles parlaient d'un lit, d'une table,

d'une armoire et d'un berceau, mais la ruine du riche, c'est la médiocrité, tandis que la ruine du pauvre, c'est la faim!

M. Delcour se rendait parfaitement compte des progrès que faisait l'incendie, du manque d'eau, de la complicité du vent; de là son parti pris de tout tenter, de tout faire, pour au moins diminuer un mal dont il était l'auteur, et dont le refus de s'assurer doublait la gravité, ou plutôt la laissait sans remède.

Certes, le courage ne faillit à pas un; on fit plus qu'il ne semblait possible de faire; mais le manque d'eau! mais la tempête!... Les flammes, poussées par le vent, léchaient les murs voisins de la ferme; les flammèches tombaient sur une meule située à peu de distance; tout se trouvait engagé; de misérables habitations devenaient la proie du feu, uniquement parce qu'elles étaient auprès de ce grand corps qui s'affaissait sur lui-même. De l'endroit où je me trouvais, il me semblait être en face d'un cratère. Tout à coup on entendit des cris affreux; une voix de femme, voix suppliante, voix désespérée :

« Mon père! Mon père! Descends! Je t'en conjure! Descends, ou je vais à toi. »

Un effondrement effroyable suivit de près cette prière, et la voix de mademoiselle Delcour se perdit dans l'étouffement de l'agonie, dans la crépitation des flammes, dans les horreurs de sa tombe de feu. Elle avait dit : « Descends, ou je vais à toi. » Il n'avait pas cru au danger imminent, il n'était pas descendu, et sa fille bien-aimée, dans le pieux délire de l'amour filial, était allée à lui; elle l'avait entraîné par une force nerveuse, née de la frayeur même, elle allait le sauver quand la charpente minée, sur laquelle tout reposait, avait cédé, ouvrant un gouffre, un brasier! C'était fini. De vains efforts furent tentés. Madame Delcour voulait à tout prix disputer les victimes au fléau. Elle-même dut se résigner; les victimes n'existaient plus.

Le vent tomba, une pluie abondante vint aider les travailleurs. Peu à peu tout se calma, la part du feu était terrible! Chacun se retira; les clairons sonnèrent la retraite, les villageois des alentours reprirent, emmenant les pompes, le chemin de leurs foyers. Les voisins les plus intéressés demeurèrent seuls debout, au lieu même du sinistre, avec quelques hommes préposés à la sûreté. Le feu couvrait sous les décombres, et la main de l'homme ne pouvait soulever une pierre sans qu'une flamme répondit par une menace nouvelle.

Où était madame Delcour? Pauvre femme, survivant à tout ce qu'elle aimait! Elle n'était point blessée, elle avait tout supporté avec un grand courage; mais quand son mari et sa fille avaient subi leur épouvantable supplice, elle s'était évanouie au dernier cri du dernier mourant, et depuis elle n'avait pas ouvert les yeux. On l'avait transportée dans une maison amie, et



là, s'empressant autour d'elle, on se demandait si, à son âge, elle en mourrait, ou si ses facultés morales ne seraient point affaiblies par la douleur. Tous les soins lui furent prodigués, et ce ne fut qu'au bout de vingt heures qu'elle se souvint d'avoir aimé Albert et Françoise et de les avoir vus mourir dévorés par les flammes.

Tout bonheur sur la terre était passé. Le présent n'était qu'une plaie vive, et l'on n'osait adresser à cette femme vénérée une parole de consolation. Qui donc pouvait la consoler dans sa douleur grave et austère? Elle parlait peu, elle ne se plaignait pas, et restait volontiers seule, en silence, comme pour apprendre à vivre sans son mari et son enfant.

Dès qu'elle se sentit assez forte, elle voulut retourner à la ferme, pour revoir ce lieu si longtemps comblé de bénédictions terrestres, et maintenant ravagé par la main de Celui qui commande à la flamme et à la tempête.

Rien ne pouvait se réparer en fait de douleurs de l'âme; mais je pensais que du moins, à cette femme de soixante-quinze ans, seraient épargnés les derniers ennuis d'une vieillesse pauvre et sans ressources. Non, ce fut jusqu'à la lie qu'elle but le calice, et toujours sans murmure. Le feu avait pris inopinément, et parmi les valeurs en portefeuille qui n'avaient pu être sauvées, il y en avait qui n'appartenaient pas aux Delcour, mais leur étaient simplement confiées. D'autre part, cinq familles se trouvaient, par le seul fait du voisinage, sans abri, sur la paille et sans pain.

On vendit des terres, et le prix qu'on en retira fournit seulement aux besoins les plus pressés, c'est-à-dire à rembourser les sommes confiées, à rebâtir les chaumières brûlées, à dédommager les pauvres gens que le sinistre avait atteints, et auxquels il avait ôté le nécessaire. Quand tout fut payé, par la vente des terres et des bestiaux, il ne resta pas à la veuve assez d'argent pour constituer une rente alimentaire et prendre en location une des pauvres maisons du village. C'était le malheur complet, détresse de cœur, détresse de l'esprit, misère et misère dans l'extrême vieillesse.

Tant que la pauvre femme fut entourée de toutes les personnes qui lui portaient intérêt, je n'osai pas aller près d'elle, je craignais d'être indiscret et de gêner tous ces braves gens. Au bout de quatre jours, je me décidai à lui porter l'unique souvenir de sa fille que j'eusse pu sau-

ver. Elle en fut bien touchée, et versa des larmes qui lui procurèrent un grand soulagement. Nous étions seules toutes deux, elle occupait la chambre de son amie qui se gênait bien volontiers pour elle; mais ce n'était évidemment qu'un état transitoire. Il fallait prendre un parti, et quel parti prendre à soixante-quinze ans?

Je la laissai me raconter tous les détails de sa douleur, car il y a dans ce versement d'une âme dans une autre une sorte de consolation amère dont les malheureux sont avides. Quand elle eut tout dit, j'osai lui adresser cette question.

« Bonne madame Delcour, voulez-vous me dire...

— Oh! ma chère dame, puisque vous m'aimez un peu, appelez-moi mère Cendrine; c'était comme cela qu'il m'appelait lui-même dans l'intimité.

— Eh bien, bonne mère Cendrine, voulez-vous me répondre? Qu'est devenu ce coin de ciel bleu que, tout le long de la vie, vous avez cherché et trouvé? Hélas! il n'y en a plus maintenant?

— Madame, j'ai aidé les autres quand je l'ai pu; les autres m'aideront. J'ai toujours travaillé, je ne le peux plus. Pourquoi serais-je humiliée de devoir le nécessaire aux bonnes âmes qui m'entourent? L'argent, c'est le salaire du travail; mais, pour l'infirme, la charité, c'est le salaire du malheur. Dans ma vieillesse, comme dans mon enfance, je mangerai le pain que l'on me donnera, et je serai très reconnaissante. »

Je restai muette de surprise, et trop heureuse de pouvoir donner à cette vénérable veuve ce qu'elle appelait si pieusement le salaire du malheur.

« Venez, lui dis-je, bonne mère Cendrine. Il y a chez moi un petit pavillon bien paisible, d'où l'on voit la cloche de l'église; vous y vivrez tranquille, sans aucun souci de la vie matérielle, et nous nous verrons tous les jours.

— J'accepte, dit-elle, du même ton que j'avais offert; je crois si bien à la charité! Oui, je suis à plaindre, mais pas tant qu'on le croit. Ma course va bientôt finir; il n'y a plus entre Dieu et moi rien que de la peine et des larmes; mais, touché de mon expiation, il me rendra, dans son ciel, les deux trésors que sa bonté me garde. Et vous, madame, vous serez bénie à cause du bien que vous m'aurez fait. »

M<sup>me</sup> DE STOLZ.





## SUZANNE HÉVERLEY



**L**E suis seule, comme presque toujours, je suis triste, c'est mon habitude, personne ne pense à moi, il y a longtemps que je ne suis plus un objet d'affection; j'ai lu, travaillé, prié, je vais écrire et, me ressouvenant du passé, le retracer sur ce papier. Il est probable que nul ne le lira jamais, et si, par hasard, on le lit, il pourra peut-être en sortir une utile leçon.

Qu'il est donc loin, quoique je n'aie pas trente ans, le temps où je vivais entre mon père et ma mère, l'objet continu de leur tendresse et de leurs soucis! J'étais leur dernière enfant, le *dernier fruit demeuré sur la branche*; cinq frères et sœurs m'avaient précédée, je restais seule, et mes parents ne vivaient que pour moi. Je me souviens des caresses de mon père quoiqu'il fût grave par nature et préoccupé par ses fonctions, il se déridait pour jouer avec moi, il aimait surtout les petits jeux d'esprit, il m'initiait aux mystères des homonymes, de la première syllabe et même des charades, « toujours avec orthographe ». Mon pauvre père! qu'il était bon et doux avec moi! il me semble que, s'il avait vécu, ce qui est arrivé ne serait pas arrivé. J'aurais ménagé ma propre destinée, par amour pour lui.

Ma mère m'aimait aussi, je n'en saurais douter, mais elle le témoignait peu par des caresses et des paroles. Elle avait eu une humeur enjouée, sur laquelle la mort de ses enfants aînés avait jeté un crêpe; rien ne pouvait distraire sa pensée qui errait autour de ces berceaux changés en tombeaux; elle parlait peu des cinq frères et sœurs qui, avant moi, avaient habité la maison, l'avaient remplie de leur vie et attristée de leur mort; elle s'occupait silencieusement de son ménage, elle prévoyait tout, pourvoyait à tout, et se consolait un peu en priant Dieu le plus qu'elle pouvait. Sa tendresse pour moi n'éclatait que dans les soins vigilants dont elle m'entourait; pas de baisers, pas d'effusion: elle craignait de m'aimer, car elle craignait de me perdre, comme les autres. Plût à Dieu!

J'avais quatorze ans quand mon bon père mourut, emporté par une fièvre pernicieuse qui désolait le pays. Nous demeurâmes seules, seules

et pauvres; l'emploi de mon père, qui était percepteur des contributions au petit bourg d'Amiens, était notre principale ressource; il ne nous restait que la mince pension des veuves, une faible rente et la maison que nous habitions. Ma mère résolut de ne pas quitter Amiens, où elle était née, et d'y vivre dans la retraite la plus profonde. Ses volontés furent naturellement les miennes; je ne m'inquiétais pas beaucoup du présent, et très peu de l'avenir, le chagrin de la mort de mon père m'occupait seul; rien ne le remplaçait, rien ne l'effaçait de ma pensée, même un instant, et je n'ai jamais compris ces cœurs que l'on appelle *courageux* et qui se distraient si vite, qui oublient si facilement.

Le veuvage n'avait pu changer l'attitude de ma mère, toujours si amèrement triste: il avait ajouté un poids de soucis à ceux qui déjà accablaient son âme. Tous les jours nous allions au cimetière, et nous priions sur la tombe qu'entouraient les petites croix de mes cinq frères et sœurs; ma mère priait très longtemps, elle disait le rosaire, jamais elle ne se lassait de prier, alors surtout qu'elle invoquait Dieu pour nos chers morts; je priais avec elle, mais mon pauvre esprit léger et changeant se fatiguait; je m'occupais alors des fleurs qui croissaient sur les tombeaux, dorloter de tous les nôtres; j'enlevais aux rosiers leurs feuilles flétries, je liais à des tuteurs les juliennes et les héliotropes, fleurs favorites de mon père, que nous avions portées sur la terre où il dormait; puis, fatiguée, attristée, je m'asseyais un moment, et je rêvais en écoutant les oiseaux qui gazouillaient et chantaient au soleil; la grive jetait dans l'air ses notes claires, le merle sifflait gaïement, et le coucou, au loin, répétait son appel. Une paix mélancolique se répandait en moi, et j'étais plus heureuse au cimetière que dans la sombre atmosphère de la maison maternelle. La douleur de ma mère, qui ne pouvait se consoler parce qu'ils n'étaient plus, ne souffrait d'éclaircie que du côté du ciel, elle m'associait à ses pensées, sans se souvenir, semblait-il, que je n'étais pas plus au niveau de ses fortes vertus que je n'étais au niveau de son âge.

Les journées se passaient toutes semblables, dans le travail à l'aiguille et les occupations du ménage. Ma mère exigeait que je fisse tous les



jours deux heures de lectures et d'extraits de ces mêmes lectures : je lisais le *Grand Catéchisme* de Gaume, une *Histoire de France* détaillée et les *Harmonies* de Lamartine. Ce fut là mon bagage intellectuel.

Cinq années s'écoulèrent ainsi, mornes, tristes, pesantes, et quand la vive douleur de la mort de mon père fut un peu adoucie, je ne sentis que mieux l'ennui d'une existence vide sous une règle inflexible. J'étouffais dans notre maison, les journées, toujours semblables entre elles, me semblaient sans terme; il me prenait parfois des désirs passionnés de vie et de joie; je voulais sortir, aller au milieu des foules, chercher l'animation et le plaisir que je croyais voir partout, hormis dans notre sombre logis; je me souviens de ce désir ardent que je ressentais alors qu'un beau jour rayonnait au ciel, que notre pauvre jardin même semblait revêtu de lumière, que les roses levaient leurs têtes pourpres et blanches, et que, sur l'étroite pelouse, se dessinait l'ombre de nos vieux cerisiers : alors j'avais un besoin insensé de mouvement, d'action... et j'étais contrainte... et ma mère me disait, d'un air surpris :

« Mais, Suzanne, qu'avez-vous donc ? vous ne tenez pas en place.

— Il fait si beau, maman ! je voudrais me promener !

— Aujourd'hui ? un jour de la semaine ? Cela ne se peut pas ; nous sortirons ce soir pour aller au salut et faire notre visite de tous les jours.

— Ah ! maman, voyez donc le soleil ! la rue même paraît gaie aujourd'hui. Je voudrais sortir, danser, courir !

— Calmez-vous, Suzanne ; vraiment, vous n'êtes pas assez modeste... allez faire un tour au jardin, cela vous remettra... puis vous reviendrez m'aider au repassage...

J'allais, je faisais le tour du jardin que je comparais à la campagne immense, aux champs de blé, où j'aurais voulu m'élancer, je revenais auprès de ma mère, je l'aidais dans son travail de ménagère, je lisais l'histoire de la quatrième persécution, nous allions au salut, puis au cimetière, et le seul moment heureux de la journée était celui où j'avais entendu chanter le rossignol, pendant que la lune éclairait les ifs, les saules pleureurs et les croix.

J'avais une triste adolescence, mais ma mère croyait bien faire en ne m'initiant pas à une liberté qu'elle jugeait dangereuse, ni à des plaisirs qui ne devaient pas être mon partage. Elle me croyait destinée à vivre, probablement sans alliance, dans notre village, et sa prudente sévérité voulait me plier à cet avenir... Le mien fut autre sans être plus heureux...



J'avais cependant une distraction : j'étais liée avec quelques jeunes filles de mon âge, dont les mères avaient été les compagnes de ma mère :

c'était Constance, la fille du notaire, douce et pieuse amie qui est morte sous la cornette des Filles de la Charité ; c'était Juliette, la fille de l'horloger, qui était organiste de notre village ; elle avait une voix charmante et un goût vif pour la musique, elle a quitté ses parents et son pays, elle s'est, hélas ! perdue à Paris ; c'était Eugénie, la fille d'un grand marchand de bestiaux : fort riche, elle a épousé un fabricant de velours d'Amiens, ils ont réussi, et j'entends parler de son luxe et de son train ; c'était enfin Marie-Josèphe, la fille d'un fermier, elle a eu le bon sens de rester au village, elle est fermière comme l'était sa mère, et ses enfants entourent sa table, comme un plant de jeunes oliviers.

Marie-Josèphe était mon amie préférée, elle m'aimait aussi, et elle cherchait à me distraire ; elle venait me voir et m'invitait à aller chez elle ; parfois, le dimanche, après les vêpres, avec la permission de ma mère, nous allions jusqu'à la ferme, par des petits chemins ombrés, le long des prés où paissaient vaches et chevaux. J'aimais le silence profond de la campagne, au milieu de l'après-midi : la rue du village, avec ses bruits de chariots, le caquetage des poules, les voix des bonnes femmes qui jasaient d'une porte à l'autre m'étaient odieuses ; j'aurais aimé les rumeurs élégantes d'une ville, les voitures qui vont à fond de train, les chevaux et les cavaliers, le régiment qui passe, les beaux enfants et les femmes en toilette qui marchent légèrement le long des maisons : j'avais vu à Amiens ce riant tableau ; mais, à défaut de l'agitation brillante des grandes villes, j'aimais le repos des champs. La ferme me plaisait moins que les petits sentiers bordés d'aubépines ; le père de Marie-Josèphe, Pierre Muiron, avait des formes rudes, et sa pipe, qu'il ne quittait jamais, n'ajoutait pas de charme à sa présence ; sa femme, bonne, brusque, affairée, me semblait bien vulgaire, mais j'aimais Marie-Josèphe, à cause de sa bonté et de sa candeur. Elle m'éloignait de la cour où vaguaient les porcs, de la cuisine sombre et enfumée, et nous allions nous asseoir sous un bosquet de rosiers blancs, qui s'élevait au bout du jardin, rempli de choux et de tournesols, de haricots et de soucis ; nous causions alors... de la pluie et du beau temps, de tout et de rien, des nouvelles du village, d'un projet vague de mariage pour elle, et je lui disais :

« Je ne me marierai pas, et tu m'enverras tes petits enfants ; je les ferai jouer... »

Elle riait.

« Tu te marieras avant moi, disait-elle. Tu es bien trop jolie pour ne pas te marier, et c'est toi qui viendras me voir, à la fête, avec tes enfants. »

Le soir, elle me reconduisait jusqu'au village, et la semaine recommençait avec la couture, le repassage et la monotone sévérité des six jours.





Marie-Josèphe m'invita à dîner pour la fin de la moisson et la fête de sa mère, qui se nommait Rosalie. Ma mère accepta pour moi, et le dimanche, 3 septembre, après la grand'messe je commençai à faire une seconde toilette, car Marie-Josèphe m'avait avertie que les convives seraient nombreux. Mais que ma garde-robe était mince ! je rejetai une robe de mousseline blanche, ma robe de première communion, successivement allongée, élargie, et qui, pourtant, était trop courte et trop étroite ; je regardai avec regret une robe de soie noire qui avait jadis appartenu à ma mère : elle était par trop âgée et démodée ; mes deux robes de toile de Vichy ne pouvaient convenir ; je n'avais plus qu'une robe de mousseline-laine gris tourterelle, qui était presque neuve et qui m'allait : je me coiffai de mon mieux, je mis cette robe, un nœud bleu pâle au cou et de petites boucles d'oreilles de turquoises qui me venaient aussi de ma mère. Je me regardai dans le vieux petit miroir placé sur la cheminée, et je trouvai, hélas ! que Marie-Josèphe avait raison : j'étais jolie... je puis le dire maintenant que la beauté s'est évanouie comme la fumée qui monte dans les airs et s'évapore ; maintenant que la jeunesse est passée, que les yeux bruns sont ternis, que les cheveux blonds ont blanchi, que le teint transparent et rose a déjà les teintes grises de la vieillesse, que la bouche ne sait plus sourire, que la taille élégante et frêle s'est affaissée... tout est passé, hors ce qui ne passe pas : Dieu.



C'était un admirable coup d'œil que celui de la grande table de la ferme, avec sa nappe blanche comme le lait, ses couverts qui reluisaient au soleil, ses vieux pots de faïence pleins de cidre et le bouquet de dahlias qui tenait lieu de surtout. Je fus placée entre Marie-Josèphe et un de ses oncles, un vieux fermier, et pendant le repas qui fut long, je ne parlai guère ; Marie-Josèphe était préoccupée du service, elle enseignait à demi-voix les servantes qui la regardaient pour chercher ses ordres dans ses yeux ; elle se leva à plusieurs reprises pour accommoder la salade, ou pour apporter sur la table un gâteau de riz ; mon voisin causait par-dessus ma tête avec un homme d'un certain âge, qui, leur conversation me l'apprit, venu à la ferme pour acheter un lot de betteraves, n'avait pu refuser une invitation à dîner.

Ce n'était pas un paysan, cet étranger ; il portait avec beaucoup d'aisance une redingote noire, il avait une belle chaîne d'or et des cachets ; il parlait un français très correct, auquel ne se mêlait pas un mot de patois ; je le regardai et l'écoutai, pour me distraire un peu du long ennui de ce somptueux dîner ; il me parut âgé, il avait des cheveux gris mêlés à ses che-

veux noirs, ses traits me parurent peu aimables, mais sa façon de s'exprimer annonçait un homme intelligent et bien élevé. Pourtant, il ne ressemblait pas à mon pauvre père... qui était resté à mes yeux le type de ce qui est bien...

Je cessai bientôt de le regarder, car il m'observait lui-même, d'une façon si persistante que je baissai les yeux sur mon assiette et que je me sentis rougir. J'aurais voulu être chez moi, près de ma mère. Le dîner dura encore, de plus en plus bruyant ; lorsqu'il fut terminé, nous allâmes dans la grande salle de la ferme ; les hommes allumèrent des cigares ou des pipes ; madame Muiron, qui n'y tenait plus, alla donner à manger aux pigeons et aux poules, Marie-Josèphe me conduisit sous son berceau de rosiers, et après avoir causé des incidents du dîner, elle me dit :

« M. Victor nous a fait grand plaisir en acceptant à dîner.

— Qui, M. Victor ?

— Le monsieur qui était à côté de mon oncle et qui t'a regardée. C'est un très grand fabricant de sucre, il achète tous les ans à mon père toute sa récolte de betteraves ; il était en retard cette année, aussi, papa était-il content de le voir venir !

— Je le comprends. Et ils vont faire marché ?

— Sans doute. N'as-tu jamais vu la maison de M. Victor, à Amiens, sur le boulevard ? On dirait un palais.

— Je vais si rarement à Amiens ! Et il a une femme et des enfants dans cette belle maison ?

— Il n'est pas marié : il dit qu'il n'a pas eu le temps de penser au mariage.

— Mais, Marie-Josèphe, il devrait bien y penser en te voyant.

— Moi, une grosse paysanne comme moi ? il faut autre chose à M. Victor. »

Je ne m'informai pas des vues et des projets du fabricant de sucre ; je retournai bientôt à la maison, et, à mi-route, je rencontrai ma mère qui venait au-devant de moi, je l'embrassai, et elle me dit :

« Tu ne t'es pas amusée, Suzanne ? Je vois un fond d'ennui dans tes yeux.

— On faisait trop de bruit, et je ne connaissais personne... je me sentais étrangère au milieu de tout ce monde. »

Maman soupira et me serra la main. Nous passâmes la soirée assez agréablement ; elle causa de ses premières années, elle me parla tendrement de mon père, elle fut confiante et maternelle et je sentais que je me serais trouvée parfaitement contente si ma mère avait daigné me traiter en amie, comme elle le fit ce jour-là.

Mais le lendemain fut semblable aux jours passés et l'hiver s'écoula, sombre comme ses nuées et lent comme ses nuits.





Ce fut au mois de mars de cette année que mon sort se décida, et les moindres détails de ce temps-là me sont encore présents. Je travaillais auprès de ma mère, en jetant souvent les yeux sur le jardin, où les crocus montraient leurs têtes orangées et où tous les arbres voyaient la sève enfler leurs rameaux... je pensais que ceux qui pouvaient par le beau temps voyager selon leur volonté, ou simplement courir et se promener dans les prés et les champs, étaient bien heureux, lorsqu'on sonna tout à coup, et j'eus la sottise d'éprouver un mouvement de plaisir, puisqu'un être humain troublait la silencieuse monotonie de notre tête-à-tête. C'était le destin qui venait... *jours de destin*, disent les gens du Nord, à propos de certaines dates malheureuses.

Je courus ouvrir la porte, et je vis avec surprise le fermier Pierre Muiron, accompagné de M. Victor.

« Pouvez-vous parler à votre maman, mademoiselle Suzanne? » dit le père de Marie-Josèphe.

Je répondis oui et les menai dans notre petit salon; ma mère vint et je retournai à ma couture, non sans une violente envie de savoir ce qui se passait au salon : une idée folle me vint... mais je la rejetai aussitôt, et après bien des réflexions, j'en vins à croire que M. Victor voulait acquérir une petite prairie que ma mère souhaitait vendre. Cela me parut plausible.

L'entretien dura longtemps; enfin, j'entendis la porte se fermer, ma mère entra; elle vint m'embrasser, et me dit :

« J'ai une lettre à écrire; va un peu au jardin, il fait très beau... »

Elle écrivit cette lettre, elle en écrivit plusieurs, elle alla même faire un court voyage à Amiens; mais elle ne me dit pas le sujet de son voyage non plus que de ses correspondances, et certes, je n'aurais pas osé l'interroger. M. le curé vint la voir, et elle causa longtemps seule avec lui.

Enfin, le soir du jour de Pâques (nous avions fait ensemble nos dévotions le matin), ma mère monta avec moi dans ma petite chambre et me dit d'un ton affectueux :

« Nous allons causer un peu; j'ai à te parler :

— J'écoute, maman.

— Ma petite Suzanne, j'ai reçu pour toi une proposition de mariage que je n'attendais pas, mais qui, informations prises, me paraît très convenable. Je ne pense pas que tu aies la vocation religieuse?

— Oh! non, maman!

— C'est pourtant la meilleure part... tu te marierais volontiers?

— Oui, maman, dis-je avec sincérité; si vous l'approuvez.

— Je le désire sous certain point de vue, ma fille. Tu vas juger si le parti qui s'offre te con-

vient. M. Victor Héverley te demande en mariage : je me suis entourée de renseignements sur lui : c'est un très honnête homme, d'une bonne famille, il fait de grandes affaires, et il est très riche. Peut-être n'a-t-il pas une foi aussi vive, aussi agissante que je le souhaiterais, mais tu l'amèneras vers Dieu, mon enfant, si tu l'épouses, et tu emploieras ses grandes richesses à faire le bien...

— Maman, M. Victor paraît bien plus âgé que moi...

— Est-ce un si grand défaut? son esprit et son caractère seront formés. Ton père avait seize ans de plus que moi, et je me suis bien trouvée de cette distance, qui m'assurait en lui un guide éclairé et sûr... Du reste, ma chère petite, je n'insiste pas : réfléchis, consulte ton confesseur.

— Maman, vous désirez que j'épouse M. Victor?

— Jamais contre ton gré, mon enfant, mais puisque tu sembles destinée au mariage, je désire te voir établie avant... ne me regarde pas si tristement, chère Suzel! avant que je ne quitte ce monde. Je t'y laisserais si isolée, si ignorante, et je te désire ardemment un protecteur, c'est-à-dire un bon mari.

— Maman, ne parlez pas de cette terrible perspective!

— Nous ne pouvons pas y échapper... si je connaissais quelqu'un à qui te confier après moi! mais nous n'avons que des parents éloignés, des cousins, des cousines, et, parmi eux, certains ne m'inspirent pas de confiance. Enfin remets-toi entre les mains de Dieu, prie et réfléchis...

J'essayai de réfléchir, mais c'étaient des souvenirs qui me venaient bien plus que des réflexions. Je m'efforçais de me rappeler toutes les paroles de M. Héverley, ses gestes, ses regards, et d'en tirer des conclusions, chose difficile, car il n'avait parlé que culture et commerce; je reconstruisais sa figure : elle ne me déplaisait pas, en dépit des fils d'argent mêlés à sa chevelure; son regard franc et pénétrant n'était pas désagréable, il avait de belles dents dans une grande bouche; il riait peu, il souriait moins encore... le sourire, plus que le rire, n'est-il pas une révélation du cœur? il avait une physiologie sévère; mais qu'importait? Il m'aimait, certainement, il m'aimait, puisqu'il me recherchait, lui, si riche. Et, je dois l'avouer, cette richesse miroitait à mes yeux : quoique je n'eusse connu que la plus étroite médiocrité, j'étais fascinée par les plaisirs inconnus que je pressentais.

Le lendemain, Marie-Josèphe vint me voir, elle était au courant de la nouvelle :

« J'espère! me dit-elle en m'embrassant, madame Victor! je disais bien que tu serais mariée avant moi! C'est chez nous qu'il t'a vue et reluquée! j'en suis toute contente!



— Ce n'est pas encore fait, ma bonne Marie-Josèphe.

— Ça se fera, et tu auras une belle maison, et des domestiques et une jolie, jolie voiture avec des chevaux gris; il est venu un jour chez nous en voiture, et nous avons vu tout ce train. Tu seras heureuse, ma petite Suze!

— Mais est-il bon, ton monsieur Victor?

— Oh! oui, mon père dit que c'est un homme tout à fait droit et rond en affaires, il va à la messe le dimanche, il est généreux pour ses ouvriers, quoiqu'il connaisse très bien la valeur de l'argent; mais, comme dit maman, sans économie, pas de richesse. Va, tu seras heureuse, tu verras!

Je crus Marie-Josèphe, et tous les augures paraissant favorables, je dis oui.



La première visite de M. Victor Héverley fut un événement, et lui-même paraissait ému et troublé. Il remercia ma mère de l'avoir accepté, puis il vint à moi, et il me dit avec affection :

« Que je vous suis reconnaissant, mademoiselle, d'avoir eu de la confiance en moi! je ne la tromperai jamais, soyez-en bien sûre! »

Il me prit la main :

« Voulez-vous accepter? et il me glissa au doigt une jolie bague, ornée d'une perle. Nous voilà fiancés, mademoiselle, en attendant que nous soyions unis pour la vie. »

J'étais contente de ma bague, contente des paroles qui l'avaient accompagnée; je me sentis presque à l'aise avec lui, plus libre et plus confiante que je ne le fus depuis...

« C'est la simplicité, la modestie de votre vie qui m'a charmé, me dit-il; votre charmante figure m'avait entraîné, mais si je vous avais crue semblable à d'autres jeunes filles, légère, coquette, je n'aurais pas osé venir vers vous... nous avons les mêmes goûts, nous nous entendrons... »

Je pensais comme lui; pourtant, mes goûts, mes inclinations ne m'étaient pas bien connus, et s'il m'avait interrogée, je lui aurais dit avec sincérité que je n'aimais pas tant le repos, le silence et la vie austère que nous menions... mais il ne m'interrogea point.

Les préliminaires du mariage se déroulèrent comme de coutume: je reçus la visite des parents de M. Héverley; il avait quelques petits cousins et une sœur, Léontine, qui était veuve et chargée d'enfants. Quoique je n'eusse aucune expérience du monde, je sentis que ma future belle-sœur n'approuvait pas le mariage de son frère, et que ses paroles agréables et flatteuses ne venaient pas du cœur.

Ma mère prépara, avec mille bontés, mon modeste trousseau; mes amies me firent des présents; je possède encore la jolie statuette de la

sainte Vierge que me donna Constance; on rédigea le contrat, M. Victor envoya une corbeille qui me parut superbe, car elle renfermait des dentelles, des châles, une parure d'améthystes, un très beau livre d'heures, une bourse pleine de louis et un joli flacon. Ma mère regarda toutes ces merveilles avec une attention satisfaite, et elle me dit enfin :

« Je suis contente : il n'y a pas trop de mondanités. »

Le jour du mariage se leva; ma mère me donna une tendre bénédiction; je fus mariée dans l'église où j'avais reçu le baptême, et, après un beau déjeuner, je partis avec mon mari, *mon mari!* mot qui m'étonnait.

Nous allions en voyage de noces, non en Italie ni en Allemagne, mais à Paris.



L'Allemagne, la Suisse, l'Italie eussent mieux valu : ils eussent enchanté mon imagination, j'y aurais puisé des images poétiques pour les jours ennuyeux, les jours de prose que la vie amène, tandis que Paris excita dans mon âme l'âpre besoin des plaisirs, des distractions, amusements des yeux, amusements de l'esprit, dont le souvenir ne console jamais, dont la privation irrite sans cesse.

Mon mari voulait que je connusse Paris, ses monuments, ses promenades, ses fêtes, et pendant trois semaines nous nous amusâmes sans trêve et sans repos. Églises, musées, théâtres, concerts, courses en voiture, promenades à pied au Luxembourg, au Bois, aux Tuileries, dîners au restaurant, choisis, exquis, soirées à l'Opéra, aux Français, au Vaudeville, au Cirque et même chez Robert Houdin, remplirent nos heures, et à peine si, dans ce tourbillon, je trouvais le temps d'écrire quelques lignes à ma mère, et de lui dire : Je suis heureuse, je m'amuse, mon mari est bon pour moi.

Je confondais le plaisir et le bonheur, et le voyage de noces ne s'acheva pas sans que, sous l'habituelle douceur de mon mari, je ne trouvassse un fond de fermeté inflexible qui pourrait dégénérer en dureté.

Je n'y fis pas attention alors; j'étais enivrée: l'aspect de Paris, vivant, bruyant, divers selon les heures et les quartiers, me transportait; je me sentais vivre devant ce tableau mouvant... Où était le morne ennui d'autrefois? pouvait-on s'ennuyer? je me découvrais des goûts nouveaux: la musique m'enthousiasmait, elle me faisait vivre dans un monde imaginaire et charmant; j'avais lu des vers, mais je ne savais pas ce que c'était que les beautés poétiques, avant d'avoir entendu Rachel dans *Phèdre*; j'admirais la peinture, je regardais sans me lasser les *Noces de Cana*, les Vierges du Louvre, et j'aurais passé des heures dans les salles de sculpture, où je res-



sentais, devant ces muettes images, une impression profonde, mélange d'admiration et de terreur. La beauté des églises touchait mon cœur; j'aurais voulu voir sans cesse la forme aérienne de la Sainte-Chapelle, elle s'élevait vers Dieu, et elle m'y entraînait... enfin, durant ces trois semaines, je vécus, et s'il s'y rencontra quelques notes discordantes, je ne les remarquai pas.

Avec le goût du beau, le goût du joli s'était développé en moi; je regardais les charmantes Parisiennes, si bien et si simplement habillées lorsqu'elles passaient dans la rue, si brillantes chez elles, dans les grands théâtres ou dans leurs voitures, lorsque, au coucher d'un soleil de mai, elles revenaient du Bois; je prenais des leçons de goût, je pensais à mes toilettes futures, et souvent je regardais, les brillants étalages de la rue de la Paix ou de la rue de Rivoli. Mon mari ne goûtait pas ces stations devant des dentelles ou des soieries, et un jour il me dit vertement :

« A quoi sert de regarder ces niaiseries? je ne vous les achèterai pas, vous n'en n'avez nul besoin... à quoi bon vous donner des regrets? Venez! »

J'obéis et je n'y pensai plus : de nouvelles distractions chassèrent le souvenir de cette petite scène. Il était habituellement obligeant et bon pour moi; d'avance il avait réglé ce voyage, il voulait que j'y trouvasse beaucoup de plaisir, et il n'épargnait rien pour satisfaire ma soif de voir et de connaître. C'était le voyage de nocés, l'unique partie de plaisir que nous dussions faire, il la voulait complète; il y avait destiné *tant* de jours et *tant* de billets de banque, et quand les jours furent taris, les billets de banque épuisés, il me dit :

« Nous partirons pour Amiens demain; nous allons commencer la vie sérieuse... »

— Nous ne reviendrons pas à Paris?

— Pas de sitôt, ma petite femme; je retourne à mes affaires, et vous aurez les vôtres, et j'espère que vous serez aussi heureuse chez vous qu'à Paris. A la longue, rien de plus ennuyeux que les amusements. »

Je n'étais pas convaincue, mais ma conviction ne changea rien à ce qui était décidé : nous partîmes le lendemain.



Nous voici à Amiens. Mon mari est heureux comme quelqu'un qui rentre dans sa voie, dans ses habitudes, qui retrouve les meubles familiers, les aspects connus et les plis où la vie s'est incrustée. Moi, je suis surprise et un peu triste. Amiens ne me charme pas, ni cette grande maison tant vantée par Marie-Joséphine; je la trouve immense, silencieuse et vide. La vue du boulevard est animée, mais les fenêtres qui ouvrent sur la cour, où sont les écuries, offrent la perspective la plus mélancolique. Mon mari me con-

duit dans ma chambre, qu'il a fait arranger en son absence; elle est bleue et blanche, et je la trouverais agréable, si elle ne donnait sur cette vilaine cour.

Dès le lendemain, ma mère me prévint en venant me voir; je sentis, à ma joie vive, combien je l'aimais; elle me regardait tendrement, et, sans me questionner, je crois qu'elle devina, avec l'instinct d'une femme et le regard d'une mère, que je ne goûtais pas l'enivrement et l'éblouissement de la lune de miel. Elle me donna de bons avis, elle m'engagea à ménager avec délicatesse la fortune de mon mari, à entrer dans ses vues, à épouser ses goûts, elle nous invita à aller la voir, et comme je la pressais de quitter la campagne et de venir habiter près de nous ou avec nous, elle secoua la tête et me dit :

« Laissez-moi où j'ai vécu... prends l'habitude de vivre sans moi, ma chère Suze; pour combien de temps suis-je encore sur la terre? »

Mon mari fit très bon accueil à ma mère, elle partit satisfaite, et je demurai plus satisfaite à mon tour.

Le caractère de mon mari, maintenant que nous n'étions plus dans la période des plaisirs, maintenant que la lune de miel ne brillait plus, se montrait ce qu'il était réellement. Honnête, probe, droit, mais positif à l'excès : il était capable d'un acte de générosité, pour un pauvre par exemple, d'un trait de bonté, de patience pour un domestique; il avait cédé en m'épousant à un entraînement du cœur, mais le fond de ses actions et de ses pensées était réglé par le désir d'acquiescer et de conserver. Il tenait à la fortune : il l'avait acquise péniblement, il l'augmentait soigneusement; il surveillait ses affaires avec une vigilante perspicacité, et dans l'arrangement de sa vie, de notre vie, il n'accordait rien à la fantaisie, au caprice, au luxe inutile, qu'il regardait comme un des fléaux de notre siècle. Il avait des chevaux parce qu'il les employait à autre chose qu'à traîner un coupé; il avait acquis une grande maison parce que l'acquisition constituait une excellente affaire; il avait épousé une femme pauvre qui lui plaisait parce qu'il la croyait douée de toutes les vertus d'ordre, d'activité, d'économie, qui, avec la beauté, étaient les seules qualités qu'il désirât dans la compagnie de sa vie.

Dès les premiers jours de notre retour, il me mit au courant de ses intentions, il m'indiqua la somme que je pourrais dépenser pour la maison, pour les domestiques, et il ajouta que, pour mes besoins personnels, il serait heureux d'y pourvoir, connaissant ma raison et la modestie de mes habitudes. J'approuvai tout, je ne fis pas une objection, j'en avais pourtant à faire, mais un ton froid me glaçait, et, naturellement timide, je refoulai mes pensées, et il put croire que je ne formais pas un désir qui ne rentrât dans le plan qu'il venait de me soumettre :



« Nous verrons peu de monde, me dit-il, je n'ai pas le temps de vous produire dans le monde; nous vivrons tranquilles, sans éclat, vous occupée de votre ménage, moi de mes affaires. Nous ferons quelques visites à la famille et à d'anciens amis, puis nous rentrerons dans notre coquille... »

Si une affection confiante eût existé entre nous, je lui aurais rappelé que j'étais jeune, qu'un peu de bruit et d'animation me semblaient désirables... que j'aurais voulu jouir avec lui de sa fortune... mais ces idées, je n'osais pas les exprimer à un homme qui semblait si convaincu de ses droits, de la justesse de ses vues et de l'infailible justice de ses sentiments. Je m'inclinai, et il put me croire très contente.

Nous fîmes des visites : je vis beaucoup de salons, médiocres et splendides; je rencontrai beaucoup de dames, vieilles et jeunes, les unes strictement polies, les autres cordiales; le souvenir le plus clair qui me soit resté de cette tournée, c'est celui de la visite à ma belle-sœur, madame Léontine Berquier. Sa maison me parut triste et pauvre; elle était entourée d'enfants bruyants et mal tenus; j'excepte une petite fille, Cécile, dont la figure jolie et malicieuse était relevée par une petite toilette assez soignée. Cette enfant s'installa sur les genoux de mon mari et lui dit hardiment :

« Que m'as-tu rapporté de Paris, mon oncle parrain ? »

— Tu verras ! prie ta maman de t'amener à la maison.

— Mais quoi ? dis, quoi ? un grand ménage ? une voiture ? une vache qu'on peut traire ? dis, dis ? »

Pendant qu'elle criait de sa petite voix aiguë, je causais avec ma belle-sœur. Elle me disait des choses polies et bonnes, mais son regard ne me rassurait pas. Ce regard inquisiteur parcourait

toute ma pauvre personne, comparait, supputait avec une rigueur jalouse la valeur de ma robe et la valeur de la sienne.

« Vous allez voir le monde ? me dit-elle enfin.

— Mais non, ma sœur, votre frère aime le retraite.

— Oh ! vous le ferez changer d'idées ! Victor ne résistera pas à une jeune femme comme vous : il ne voudra pas vous enterrer vivante, n'est-ce pas, Victor ?

— Ma femme se plaint que je veuille l'enterrer ?

— Elle ne se plaint pas, elle dit seulement que vous allez vivre comme des ermites, mais vous changerez d'avis.

— Je ne crois pas, mais en attendant, si tu veux venir demain dîner à l'ermitage, avec ta Smala, tu nous feras plaisir. Tu entends, Cécile !

— Et il y aura quelque chose pour mes frères aussi ?

— Oui.

— Ah ! ils sont très méchants pourtant. George est un cancre, il est toujours dernier, Léon déchire toutes ses affaires, et le petit m'a battue hier soir.

— Allons, chut ! Cécile, n'ennuyez pas votre oncle et votre tante... Prenez garde, ma chère... notre trottoir est un peu sale, relevez votre belle robe... n'accrochez pas votre châle... »

En sortant de cette maison où je ne me sentais pas aimée, nous allâmes chez une belle-sœur de mon père, veuve aussi, et qui habitait un appartement, près de la cathédrale. Je la connaissais à peine : elle me combla d'amitiés, de caresses, elle me parla de mon père, et je me proposai de nouer plus ample connaissance avec cette tante, qui se nommait madame Laroche. Elle figurera dans mes souvenirs.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### COCHON DE LAIT FARCI

Lorsque cette petite bête est bien échaudée, lavée, arrangée, faites-lui ouvrir le ventre et faites-la remplir d'une farce composée de plusieurs jaunes d'œufs broyés, mêlés à de la mie de pain trempée dans du lait, des truffes, des champignons, des morilles, beaucoup d'épices; faites recoudre l'ouverture et qu'on rôtisse la bête. Ajoutez au jus qu'elle a rendu un peu de jus de viande mêlé à du vin de Madère.

### BISCUITS DE MARRONS

Prendre 12 œufs, 450 grammes de sucre, 190 grammes de marrons cuits à la vapeur et épluchés, 125 grammes de farine et la râpure d'un citron; en former une pâte bien travaillée et bien liée; la mettre par petits tas de la grosseur d'un marron, sur du papier beurré. Mettre au four après que le pain en a été retiré. Une demi-heure de cuisson suffit.



## L'AN 1367

(EXTRAIT DES *Chansons marines*)

A quoi donc peut songer la petite Bretonne  
 Qui file sa quenouille en suivant ses troupeaux ?  
 L'Océan s'aplanit dans un profond repos ;  
 Sur l'immense miroir pas un flot qui moutonne.

Tout est calme : l'oiseau planant au cap Fréhel,  
 D'un rapide coup d'œil peut voir la mer étale  
 De Saint-Malo jusqu'à la pointe de Cancale,  
 Et les grèves blanchir jusqu'au Mont Saint-Michel.

Sous le grand pavillon de sa coiffe à dentelle,  
 Alors que chèvre-feuille et touffe d'églantier  
 Aux deux bords de la Rance embaument les sentiers,  
 La petite Bretonne à quoi donc pense-t-elle ?

Les rossignols chantant lui redisent en chœur :  
 « Dans la saison d'amour la vie est fortunée,  
 » Et voici le printemps de ta quinzième année,  
 » Le printemps de la vie et le printemps du cœur. »

Mais si les rossignols et les fleurs sont en fête,  
 Elle est indifférente à leur enchantement,  
 Car elle réfléchit tout bas profondément,  
 Essayant de mémoire un long travail de tête :

Elle voudrait savoir, en démêlant son lin,  
 (Tout en comptant les jours et les soirs de veillées),  
 Combien il lui faudra filer de quenouillées  
 Pour payer la rançon de Bertrand du Guesclin.

ANDRÉ LEMOYNE.

## REVUE MUSICALE

Opéra. — Opéra-Comique. — Programme du Théâtre-Italien : une âme en peine ! — Compositions nouvelles.



DEPUIS la réouverture de nos premières scènes lyriques, elles ont passé en revue presque tous les chefs-d'œuvre du répertoire, et jamais les spectacles de l'Opéra et de Favart ne furent variés avec cette profusion.

Mais à l'heure où nous prenons la plume pour constater les fait saillants du mois écoulé, il n'y a encore à enregistrer que de

brillantes reprises, dans les ouvrages sur lesquels, ayant dès longtemps donné notre appréciation, nous n'avons pas à revenir.

Les charmes de la vie vagabonde et la splendeur des derniers jours de l'été ont retenu au loin, assez tardivement, les étoiles du chant et même de la chorégraphie. Témoin mademoiselle Van Zandt, dont la presse musicale s'est un peu égayée et n'a jamais pu savoir, si, oui ou non, la gentille diva avait été réellement souffrante.

Messieurs les directeurs sont des sceptiques ; il ne suffit pas de leur écrire : « Je viens de me casser la jambe... ou la voix ! » Il leur faut des preuves, et des preuves matérielles. On ne peut pourtant pas leur envoyer sa jambe cassée, moins encore sa voix comme pièces à conviction ! Ces rois de l'Olympe musical demandent mieux que cela : c'est le corps du délit tout entier



qu'ils réclament. Il faut se montrer, que l'on puisse, ou non, se mettre en route. C'est vraiment dur, pour de fantaisistes et mignonnes fauvettes gâtées, adulées, choyées, d'être obligées d'obéir ainsi à un maître, alors que l'on goûte si délicieusement les joies de la liberté!

Cependant ces messieurs ne sont pas pris au dépourvu, avec la pépinière de lauréats que notre excellent Conservatoire leur tient en réserve chaque année. Grâce à cela, on ne redoute plus les événements imprévus, tels que les chutes et les enrouements. Aussi que de débuts présents ou à venir! Cela donne un attrait nécessaire aux nombreuses reprises, sans compter d'intéressantes rentrées. A l'Opéra, mesdemoiselles Isaac et Figuet, MM. Escalais et Muratet. A l'Opéra-Comique, ce sont mesdemoiselles Vial, Castagné, Bérengier, et M. Deulin, tous lauréats donnant de sérieuses espérances. Dans ce théâtre, l'œuvre de M. Massenet, *Manon*, est une des grandes attractions qui se préparent; elle fera son apparition dans le courant de décembre.

On compte beaucoup à notre Académie nationale sur la *Farandole*, de M. Dubois, pour réveiller un peu l'apathie des abonnés, qui trouvent, non sans quelque raison, que les nouveautés sont rarissimes dans le premier théâtre de France. Le *Tabarin*, de M. Pessart, aura-t-il la même vertu? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer. On assure que l'opéra en quatre actes, *Egmont*, de M. Salvayre, y sera représenté avant toute autre nouveauté importante; mais quand? Cela va repousser loin le *Cid*, de M. Massenet, ainsi que *Patrie!* de M. Paladilhe, dont le premier acte est terminé. Voilà qui se perd un peu dans les brouillards de l'avenir: Qui vivra verra.

Ce qu'il y a de certain et quelle qu'en soit la date, c'est que la *Sapho*, de Gounod, complètement remaniée et remise à neuf par l'éminent auteur, prendra les proportions et la place d'une œuvre nouvelle. Le public admettra-t-il cette hypothèse?

Mais, de tout cela, rien ne nous semble devoir attirer l'attention du monde dilettante, comme la résurrection des Italiens au théâtre des Nations. C'est là un événement de la plus haute portée pour l'art musical, pour l'élite des familles comme des salons parisiens et pour les jeunes adeptes du chant.

Nous ne saurions dire avec quelle sincère satisfaction nous voyons arriver cette grande réparation à l'acte de vandalisme qui avait enlevé à la capitale de France un des plus beaux diamants de sa couronne artistique. Elle restera, quelle que soit sa destinée, un titre glorieux à l'actif du célèbre chanteur Maurel. Espérons qu'il sera vigoureusement soutenu par tous les gens de talent et de goût, qui proclameront comme nous que la vaillante entreprise doit être

considérée comme un signe de relèvement moral et artistique.

On raconte, à ce propos, que les gardiens de nuit qui font leur ronde dans la nouvelle salle italienne ont aperçu, glissant dans les couloirs sombres, une âme en peine, une grande ombre errante qui s'évanouit dès qu'ils croient la saisir: c'est l'ombre de Richard Wagner!... La direction Corti, frappée de cette mystérieuse apparition, — on sait combien les compatriotes des *Médicis* sont enclins à la superstition, — cherche par quel moyen elle pourrait conjurer le danger d'une manifestation aussi intempestive que redoutable! Nous sommes heureuse d'avoir pu trouver le mot magique qui délivrera à tout jamais notre nouvelle scène italienne des maléfices que cette âme tourmentée ne manquerait pas de semer sur l'harmonieuse troupe, dès l'ouverture du théâtre. Ce mot, nous nous empressons de l'inscrire ici, pensant bien que MM. Corti et Maurel ne peuvent manquer de lire un journal où leur cause est si vivement appuyée. Ils n'ont simplement qu'à faire graver en lettres d'or, au fronton du Théâtre-Italien: TEMPLE DE LA MÉLODIE! L'ombre saura à quoi s'en tenir.

Il est impossible de ne pas mettre sous les yeux de nos lectrices le programme de la saison italienne, les noms des artistes, en un mot la composition remarquable de cette belle entreprise. La chose en vaut la peine. Nous pensons avec raison que dans beaucoup de familles où l'on hésite, aujourd'hui plus que jamais, à conduire les filles au théâtre, on appréciera l'avantage de pouvoir, comme au temps de Ventadour, former le goût musical sans avoir à craindre le laisser-aller de certaine littérature de théâtre.

On va juger par la nomenclature suivante, sur quels éléments sérieux s'appuie dès le début cette miraculeuse résurrection. Nous empruntons ce programme, dans son entier, au journal *l'Art musical*, toujours bien informé.

#### PERSONNEL

*Soprani*: Mesdames Fidès-Devriès, Madeleine Mariani, Romilda Pantaleoni, Litwinoff, Zilna Dalti, Vanthieri.

*Contralti*: Mesdames Guglielmina Tremelli, Flora Mariani.

*Ténors*: MM. Angelo Masini, Ottavio Novelli, Luigi Ravelli, Giovanni de Reszké, Edoardo Scovello, Giovanni Paroli.

*Barytons*: Victor Maurel, Francesco Pandolfi, Augusto Broggi, Giovanni Villani.

*Basses*: Edoardo de Reszké, Vittorio Salmassi, Antonucci.

*Chefs d'orchestre*: Franco Faccio, Cialdino Cialdini, Luigi Conti.

*Chefs de chœurs*: Cairati, Lombardi.

*Souffleur*: Ganzio Gilardi.

A ces noms il faudra ajouter probablement ceux de la Donadio, du ténor Gayarré, dont l'en-



gagement va être signé, et de la basse-bouffe Baldelli.

Voici maintenant la liste des ouvrages qu'on interprétera au cours de la saison :

#### OUVRAGES NOUVEAUX POUR PARIS

*Simon Boccanegra*, Verdi; *Erodiade*, Massenet; *Gioconda*, Ponchielli; *Guarany*, Gomez; *il Serraglio*, Mozart.

#### RÉPERTOIRE COURANT

*Rigoletto*, *Ernani*, *I Puritani*, *Ballo in maschera*, *Marta*, *Barbiere*, *Messe de Requiem*, *Nabucco*, *Don Juan*, *Luisa Miller*, *Linda di Chamounix*, *Saffo*, *Lucrezia*, *Sémiramis*, *Poliuto*, *Maria di Rohan*, *Lucia*, *Anna Bolena*, *Generantala*, etc., etc.

Ce répertoire est attrayant. Nous ferons seulement remarquer que *il Serraglio*, de Mozart, n'est pas du tout nouveau pour Paris, car sous le titre d'*Enlèvement au sérail*, il a été représenté une centaine de fois au Théâtre-Lyrique où le chantaient Bataille, Michot, Froment et madame Ugalde. Mais cette erreur est peu importante.

Voici la distribution de *Simon Boccanegra*, distribution que nous avons déjà publiée, il y a environ trois mois, mais que nous donnons encore pour reproduire le programme officiel complètement :

Amalia,	M <sup>me</sup> Fidès Devriès.
Simon Boccanegra,	MM. Victor Maurel.
Gabriel Adorno,	Nouvelli.
Un héraut d'armes,	Giovanni Paroli.
Fieschi,	Giovanni Villani.
Pietro,	Antonucci.

L'ouvrage sera offert en soirée de gala à la presse française pour l'ouverture, à ce qu'on dit. Le maestro Verdi assistera à cette représentation qui sera une solennité artistique.

#### Distribution d'*Erodiade* :

Salomé,	M <sup>mes</sup> Fidès Devriès.
Erodiade,	Tremelli.
Jean,	MM. Giovanni de Reszké.
Erode,	Maurel.
Pharnuel,	Edoardo de Reszké.
Vitellius,	Giovanni Villani.

C'est donc en italien que cette œuvre française sera représentée pour la première fois à Paris ; c'est un fait déplorable.

Quant à la *Gioconda*, de M. Ponchielli, voici quels seront ses interprètes :

Gioconda,	M <sup>mes</sup> Madeleine Mariani.
Ciecca,	Tremelli.
Laura,	Flora Mariani.
Enzo,	MM. Pravelli.
Barnabo,	Broggi.

*Corps de ballet* : 24 danseuses choisies parmi les meilleures élèves de l'école de danse de Milan.

*Orchestre* : 70 musiciens choisis sur la recom-

mandation de Verdi parmi les meilleurs instrumentistes des concerts symphoniques de Paris.

Pour les masses chorales, au nombre de soixante-quinze exécutants, elles viennent en droite ligne de l'école de Milan, conduites par leur directeur, le maestro Cairati, chef des chœurs de la Scala. Ces masses travaillent depuis deux mois et arriveront à Paris toutes préparées pour l'interprétation des dix premiers ouvrages. (L'Art musical.)

Il nous reste à citer quelques-unes des publications nouvelles qui ont été le plus remarquées. Pour le piano, il convient de signaler en première ligne le recueil de M. Théodore Ritter, intitulé : *Impressions poétiques*. Il se compose de six pièces charmantes dont quelques-unes sont assez difficiles, mais fort belles. En voici le détail : *Harmonies d'automne*, allegretto ; — *Souvenirs* ! allegro agitato ; — *le Jet d'eau*, presto ; — *Bretagne*, allegro cantabile ; — *Invocation*, andante dramatique, — *Été* (chanson des mouches), allégo.

Toutes ces pièces peuvent néanmoins être demandées séparément, mais il est plus avantageux d'avoir le recueil, qui est marqué net 8 fr., au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

Nous avons dit déjà que dans cette maison se trouvent des transcriptions de premier ordre sur *Lackmé* et sur la *Perle du Brésil*, par les auteurs les plus renommés, ainsi que les célèbres *Variations de Rhode*, par Ch. Neustedt.

Les quatorze valse de M. Widor que vient de publier l'éditeur Hamelle, en un seul cahier, sont aussi des plus recherchées. La facture en est originale et du plus attrayant effet.

*Tendresse* et *Recueillement*, par M. Stéphen Heller, sont également deux nouveautés qui méritent d'être recommandées aux amateurs de goût et de talent.

Deux petits morceaux de choix, très bien faits, extrêmement faciles, à quatre mains : *la Mère et l'Enfant*, par Édouard Lalo, sont à peine parus que déjà le premier tirage est épuisé.

La *Marche des Soldats de plomb*, par Auvray, dont le succès va grandissant, et la charmante valse de Georges Lamothe : *le Chemin des Violettes*, d'un tour si poétique, se trouvent chez l'éditeur Girod, 16, boulevard Montmartre.

Pour bien finir — finir en chantant — mentionnons deux pièces de chant qui méritent les honneurs de la clôture. C'est d'abord une barcarolle à deux voix, écrite en vue des jeunes filles, sur des paroles de Heine et avec beaucoup d'art par J. Rosenhain. Elle est intitulée : *Adieux au rivage*. La seconde est un *Chant breton*, avec accompagnement de hautbois, par Ed. Lalo, déjà nommé. Couleur locale pleine de surprise, effets d'une originalité sans prétention, somme toute, excellente page à enregistrer.

MARIE LASSAVEUR.



## CORRESPONDANCE



**L**e Bugey, mon sauvage voisin, est peu connu : la mode ne l'a pas encore adopté. A peine reçoit-il quelques éclaboussures de la Suisse dont la proximité lui amène de temps à autre un voyageur excentrique, si dépaycé au milieu de ces tranquilles vallées et de ces gorges solitaires, qu'il se sauve bien vite à la recherche d'un théâtre plus digne de ses exploits et de ses points d'exclamation.

En effet, quoi de rare dans ce coin perdu ? De la terre, de l'eau, des montagnes et des vallons : on voit cela partout !

« Oh ! que nenni ! nous ne ressemblons à personne, répond orgueilleusement l'Ain capricieux aux flots d'émeraude. Rien n'est sauvage comme nos rives, affirment les nénuphars de Sylans qui se contemplent dans les eaux profondes de leur lac endormi. Nous sommes plus sombres et plus fraîches qu'aucunes, murmurent les forêts de sapins accrochées aux flancs des roches d'où elles secouent dans l'espace leurs aiguilles parfumées. Si nos cascades sont moins grandioses que celles des Alpes, si la neige ne couvre pas nos cimes, nous sommes si harmonieuses, si pittoresques, si imprévues dans nos transformations incessantes, disent les montagnes, en s'enfuyant le long des vallées, que nous laissons dans l'œil charmé du voyageur des visions ineffaçables de grâce mystérieuse et de charme contenu. »

Mais tout s'achète en ce monde, et pour arriver à ces régions bénies, j'ai dû traverser les tristes et marécageuses solitudes des *Dombes* que peuplent seulement des bandes de canards sauvages s'enfuyant à tire-d'aile au souffle bruyant de notre locomotive.

Quelle mélancolie répandue sur ce paysage où le vert glauque des joncs est à peine réveillé de temps à autre par celui d'une végétation normale ; où la ligne incertaine d'une chaussée bourbeuse se perd dans un horizon terne et bas, où l'œil se repose attristé sur les masures éparpillées autour de ses vastes marécages, demeures habituelles de la fièvre et de la misère !

Heureusement la vapeur nous mène grand train ; nous voici arrivés à Bourg, première étape de mon court voyage. La capitale du pays bressan ressemble à toutes les villes moyennes que vous connaissez ; elle n'a rien qui la distingue de ses sœurs, si ce n'est un air de propreté coquette qui séduit dès le premier abord.

Assez calme en temps ordinaire, elle devient bourdonnante comme une ruche qui essaima, aux jours de marché ; alors ses rues regorgent d'une population mouvante et affairée dont les sabots claquent sur le pavé pointu. Les femmes portent encore le chapeau pittoresque de leurs aïeules ; on en voit beaucoup sur le marché, et de loin ils ont l'air de petites pagodes mobiles du plus amusant effet. Leur dentelle retombant sur les yeux donne à la physionomie, qu'elle voile à moitié, un charme d'une douceur étrange. D'autres ménagères portent simplement le petit bonnet à calotte pointue dont la ruche encadre le visage et vient fermer au menton comme la cornette d'une nonne.

Je traverse seulement la place encombrée, où les volailles protestent par des clameurs aigüées contre la réputation européenne qui les envoie par troupes à la mort, et j'en engage dans l'avenue de *Brou*.

Voici la merveille des merveilles, mesdemoiselles, un mausolée superbe élevé à la mémoire de Philibert le Beau par sa veuve, Marguerite d'Autriche, et qui nous montre une fois de plus combien l'homme est petit dans sa grandeur.

Cette église merveilleuse est séparée en deux par un jubé qui vaut à lui seul le voyage. Quelle élégance de détails, quelle beauté d'ensemble ! Mais que dire de la chapelle de la sainte Vierge, où le rosaire déroule sa douloureuse épopée dans le langage le plus vivant et le plus naïf. Le marbre fouillé à une profondeur étonnante au-dessus de l'autel renferme tous ces petits chefs-d'œuvre. Un peu en arrière se trouve la chapelle que la princesse s'était réservée : elle est curieuse par la cheminée qui en fait maintenant l'unique ornement et la voûte de biais, ménagée de telle sorte que Marguerite agenouillée pouvait voir de sa place l'autel et le tombeau de son époux.

Les stalles du chapitre sont peut-être ce qu'il y a de plus étonnant dans cette étonnante église, miracle de foi et de patience. On passerait des heures à les étudier, à les admirer ; encore ne verrait-on pas tout : c'est indéfini. Et comme pour mieux faire ressortir notre abâtardissement en face de cette œuvre grandiose, on a eu l'heureuse idée d'appuyer à un des piliers élégants qui soutiennent les voûtes de l'église proprement dite une chaire en carton-pâte !

En sortant tout étourdis par l'intensité de notre admiration, nous allons visiter les œuvres céramiques du célèbre Bozonnet.

Cette fois il n'est plus question de moyen âge,



mais bien des époques les plus reculées de l'histoire des peuples. Toutes ces copies sont du galbe le plus pur : amphores bibliques portées à la fontaine par les belles Juives qui rencontraient Eliezer; urnes lacrymatoires qui recueillaient l'humide tribu tombé des yeux d'inconsolables Romaines; granits de Boulaq, sonores comme le bronze dont ils ont la chaude nuance, etc.

Voici une urne cinéraire; contenance : un homme; en voici une autre un peu plus grande pour un ménage. Mon orgueil humain détourne les yeux : réduits à notre plus simple expression, nous pouvons figurer à l'aise sur une étagère, contenant et contenu...

Le train nous emporte de nouveau, et il est presque nuit lorsque, ma valise à la main, j'entre dans le petit village de Pont-d'A.

L'ombre est favorable aux paysages entrevus pour la première fois; elle habille, elle embellit, elle creuse, elle transforme. Ce bourg, traversé par de longues avenues en croix bordées de peupliers, me parut au crépuscule le plus charmant de tous les villages connus et à connaître : ses maisons rustiques, sa gendarmerie vulgaire, son église médiocre revêtirent des formes élégantes ou pittoresques. Je me couchai sur cette impression délicate, bien résolue à fermer les yeux, le lendemain matin, pour ne pas éprouver une déception trop cruelle.

Mais comment tenir un pareil serment, lorsqu'à l'aube un rayon de soleil vient vous réveiller par une caresse, lorsqu'on entend sous sa fenêtre mugir les attelages des grands bœufs qui s'en vont au travail, lorsqu'une servante d'auberge chante à tue-tête un vieux refrain mêlé de français douteux et de patois incompréhensible. J'ouvre les yeux tout grands et ma fenêtre aussi; j'aspire avec délices un parfum de crème, que les troupeaux ont laissé derrière eux, et de *foin fraîchement coupé*, dont nos habiles chimistes ne trouveront jamais le secret. Le ciel est de pourpre et d'or : en route, voici la diligence.

Quand je dis la diligence, j'exagère : une guimbarde quelconque gémissante et cahotante, sans porte, vernie en jaune extérieurement, habillée de velours rapé à l'intérieur.

Pendant qu'on charge un panier de truites, des melons, un chien, les dépêches, un sac de farine et un gendarme sur l'impériale, j'examine mes compagnons de route : un abbé dit son bréviaire; en face une dame sourde demande à chacun des renseignements et s'étonne de ne pas entendre les réponses. Sa voisine, une élégante de village, est fort impressionnée par la vue du yoko qui coiffe ma petite amie, une fillette échappée de la cage, dont les joyeux éclats de rire s'envolent à tout propos. La belle provinciale sait que les convenances ne lui permettent pas de dévisager la Parisienne, mais il y a du sortilège dans ce yoko, et sans cesse, ses yeux se reportent sur lui, le scrutent, le mesurent. Ils comptent les

brins de jonc, ils supputent leur poids et la valeur du ruban : c'est une fascination. La petite malicieuse, coiffée de cet irrésistible chapeau, voyant l'effet qu'il produit, le campe un peu plus sur l'oreille gauche et lui donne une tournure si comique que la villageoise effarouchée détourne la tête et renonce à analyser cette coiffure diabolique. Un jeune clerc, qui a grandi trop vite, occupe le coin; ne sachant que faire de ses jambes, il les sort de la voiture : ses pieds pendent et effleurent le sol. Au moment de partir, un terre-neuve essaye de s'introduire parmi nous : ses tentatives restent infructueuses, et la machine s'ébranle avec un bruit de ferraille qui réveille en sursaut les dormeurs attardés du paisible hameau.

Le but de cette fugue à travers pays était une visite de famille, et la place me manquant pour tout vous dire, j'aime mieux vous indiquer les points de mon parcours, que vous pouvez marquer d'une croix dans vos souvenirs pour les retrouver l'année prochaine, si la fantaisie vous prend de suivre mon itinéraire.

On retrouve le chemin de fer à Bourg pour aller jusqu'à Bellegarde. Ma petite compagne était si contente qu'elle admirait tout de confiance; une seule chose l'exaspérait : les tunnels, et il y en a une dizaine dont le principal dure six minutes! Mais au sortir de cette longue obscurité, quelle surprise éblouissante! Des montagnes aux arêtes vives et aux silhouettes étranges se détachent sur un ciel éclatant; elles sont sauvages et majestueuses, et forment un enchevêtrement où l'œil se perd. Tout au fond de la gorge, qui s'ouvre à leurs pieds, l'Ain, d'un vert intense avec ses bords ensablés du jaune le plus vif, ressemble à un monstre aux écailles changeantes qui déroule lentement ses anneaux sous la bienfaisante chaleur d'un soleil automnal. Et nous, suspendus sur l'abîme, côtoyant les précipices, nous enfonçant avec un bruit de tonnerre dans les flancs des montagnes, nous fuyons, sans que rien nous arrête.

Peu à peu le pays se transforme : les vallées se resserrent, les croupes s'arrondissent et se boisent, voici le riant lac de Nantua avec sa jolie ville cachée dans le feuillage; des barques courent sur l'eau qui frissonne, l'écho de ses berges à pic nous renvoie le son d'une cloche lointaine : nous nous arrêterons au retour; continuons notre course vertigineuse.

Encore un lac; celui-ci sauvage et solitaire, j'ai déjà nommé *Sylans*. Ses eaux noires à force d'être bleues se voilent par places sous le feuillage de nombreuses plantes d'eau; ailleurs elles reflètent dans leur limpide immobilité les pins gigantesques qui couronnent les pentes abruptes de ses rives; quel ravissant pays, et que notre France est belle jusque dans ses recoins les plus ignorés!



Mais voici que la place me manque, amies lectrices; mon voyage s'achève sans vous, c'est dommage, j'avais grand plaisir à faire revivre sous vos yeux tout ce qui charma les miens;

quand nous nous retrouverons le mois prochain, ce sera probablement au coin du feu; au revoir jusque-là, et soyez-vous fidèles.

C. DE LAMIRAUDIE.

### PENSÉES ET MAXIMES.

L'esprit sans la bonté, c'est l'abeille sans le miel.  
(Claretie).

Nous pardonnons volontiers à ceux qui nous ennuiant, mais jamais à ceux que nous ennuyons.  
(La Rochefoucauld.)

Il faut se faire aimer, car les hommes ne sont justes qu'envers ceux qu'ils aiment.

Joubert.

On se trompe presque toujours en entendant malice à tout.  
(Voltaire.)

### CHARADE

Parmi les enfants d'Israël,  
Mon premier est un jour entre tous solennel;  
Il l'est bien plus encor dans notre loi chrétienne  
Où la nouvelle fête a remplacé l'ancienne:  
L'une était la figure; et l'autre comme un fruit,  
Succédant à la fleur, la surpasse aujourd'hui.  
— Mon dernier, joint au pied, rend ce membre dif-  
[forme].

Parfois l'orthopédie avec art le transforme.  
— Mon entier, sillonnant les mers,  
Etablit des rapports entre peuples divers;  
Non seulement transportant leurs messages,  
Mais les voyageurs, même, aux plus lointains  
[rivages].

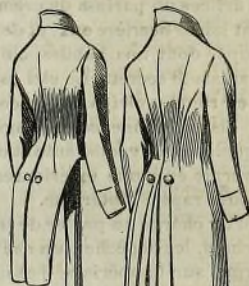
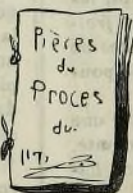
### LOGOGRIPHE

Du célèbre Chateaubriand  
Je suis une sauvage et touchante héroïne,  
Dont le souvenir illumine  
Les plus sombres forêts du nouveau continent.

— Me conformant à la coutume,  
Si je veux revêtir un moderne costume,  
Ma métamorphose, soudain,

Va s'opérer comme en un tour de main:  
Derrière moi, mettez une queue, une traîne,  
De trois pieds, je deviens rivale d'Hippomène;  
Pour une pomme d'or qu'il me jette en chemin,  
Il me ravit le prix qu'allait toucher ma main.

### RÉBUS



Explication de la Charade d'Octobre : Potasse. — Mots homophones : Crayon, Créon.

Explication du Rébus d'Octobre : Aime la vérité sous toutes les formes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY

10-83 4911 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot. 64